

JOSÉ ORTEGA Y GASSET  
MÉDITATION  
SUR LA TECHNIQUE

ALLIA

100 mm

170 mm (= 3,884)

meditation.jpg



Titre

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

*Méditation sur la technique*

Traduit de l'espagnol par  
DAVID ÚZAL

Introduction au cours  
INTRODUCTION AU COURS

*Qu'est-ce que la technique ?*

MESSIEURS,

SANS la technique, l'homme n'existerait pas et n'aurait jamais existé. Il en est ainsi, ni plus ni moins. Le pourquoi de cette affirmation constitue le thème des six leçons durant lesquelles nous serons liés vous et moi, moi et vous. Car c'est cela une leçon : des hommes qui se retrouvent tout à coup aux côtés d'un autre homme et se lient à lui, s'y confrontent, entraînant des conséquences sérieuses, qu'elles soient positives ou négatives. Une leçon représente une péripétie particulièrement dramatique pour celui qui la donne et ceux qui la reçoivent. Lorsque ce n'est pas le cas, il ne s'agit pas d'une leçon mais d'autre chose - peut-être d'un crime - car c'est une heure de perdue et la vie ayant une durée limitée, en perdre un morceau revient à la tuer, à pratiquer un assassinat à blanc.

Puisque les leçons prononcées actuellement à l'Université - et sachez que je ne me réfère pas seulement à l'espagnole - ne correspondent habituellement pas à ce que j'ai appelé péripétie, l'Université apparaît comme une scène de crime permanent et impuni. Il y a quelques années encore, insinuer cela aurait été complètement inutile. On ne rencontrait pas d'oreilles disposées à écouter une telle mise en garde. Aujourd'hui les choses ont changé. Le malaise, la démoralisation qui règnent partout dans le monde et la perte de prestige foudroyante des universités constituent deux faits patents et reconnus qui laissent soupçonner une relation probable de l'un avec l'autre, c'est-à-dire le rôle joué par les défauts de fond de l'institution universitaire dans le terrible désarroi de la vie européenne.

Ce thème n'entre bien entendu pas dans mon propos, mais il s'interpose avec évidence sur mon chemin. Supposons que l'affirmation par laquelle j'ai commencé ne fût pas vraie dans son sens extrême, supposons que la technique ne fût pas consubstantielle à l'homme mais ajoutée à son existence élémentaire et primaire, ou, autrement dit : supposons que l'homme aurait pu exister sans la technique. Il ne fait nul doute que la technique figure depuis longtemps parmi les conditions inéluctables de la vie humaine au point que l'homme actuel ne pourrait, même s'il le voulait, exister sans elle. Elle constitue aujourd'hui l'une des dimensions suprêmes de notre vie, l'un des principaux ingrédients qui s'intègrent à notre destin. L'homme ne vit plus désormais dans la nature mais se loge dans la surnature qu'il a lui-même créée au cours d'un des jours de la Genèse, à savoir la technique. Eh bien, que l'on m'indique à quel niveau de l'enseignement l'homme moyen perçoit l'importance considérable de la technique, qui submerge son existence. Au moins, les écoles spécialisées enseignent à quelques-uns une technique particulière. Et encore, on ne montre pas ce que la technique représente dans la vie humaine, ni comment elle s'y greffe parmi d'autres facteurs de celle-ci, ni sa genèse, son évolution, ses conditions, ses possibilités et ses dangers. Dans les universités, il n'est même pas question de technique - j'irais jusqu'à avancer qu'il devint constitutif de l'Université d'être l'institution pédagogique qui exclut la technique, la reléguant en dehors de sa sphère et la cantonnant à ces écoles spécialisées. Ceci semble tenir à la conviction que la technique se rapporte à des services particuliers et secondaires de la vie, dont certains hommes doivent, par la force des choses, s'acquitter mais qui ne concernent pas l'homme en tant que tel.

Les conflits provoqués aujourd'hui par la technique dans les sociétés humaines, paradoxalement nés de la surabondance de son efficacité, font prendre conscience aux plus aveugles de la distance malade qui a fini par éloigner l'Université du destin humain, c'est-à-dire de la vie réelle.

J'aimerais faire attirer l'attention sur un fait stupéfiant et incontestable : face aux problèmes les plus aigus qui préoccupent de manière tragique l'homme civilisé, l'individu formé par l'Université se retrouve comme paralysé par méconnaissance de leurs facteurs. Ceux qui pouvaient être considérés comme les plus au fait des domaines où ces problèmes se posent - les économistes - ont fourni l'exemple d'un échec total. Les conflits les ont pris par surprise, entre autres parce qu'ils n'avaient pas de contact réel avec la technique dont ils n'incorporaient pas les résultats économiques dans leurs prévisions et calculs, sans même parler de ses résultats sociaux.

À l'inverse, les ingénieurs, tous immergés dans leur technicisme particulier, sans l'éducation synthétique et panoramique que seule l'Université peut offrir, se sont avérés incapables

d'affronter ni de prévoir le problème que la technique pose aujourd'hui à l'humanité.

En somme, la séparation radicale entre l'Université et l'ingénierie figure parmi les grandes calamités à l'origine de l'incroyable maladresse dont l'homme actuel fait preuve dans le traitement de ses grandes préoccupations présentes. Cette séparation est, pour des raisons diverses mais complémentaires, funeste à l'Université et à l'ingénierie.

Qu'on ne nous dise pas que le manque de contact de l'Université avec la technique a toujours existé et qu'elle a tout de même, au cours de l'Histoire, connu des heures de pleine efficacité. Je reconnais ce dernier point sans chercher à le minimiser, mais je refuse d'admettre qu'il y ait parité entre la situation de l'homme d'alors et celle d'aujourd'hui en ce qui concerne la technique.

D'après moi, ce manque de contact avec la technique confère à l'Université un caractère abstrait, spectral, déconnecté de la vie réelle. En ce sens, notre situation est superlativement pire que celle de l'universitaire médiéval, par exemple. La raison en est claire. La part de technique qui entrait dans l'existence humaine il y a des siècles était considérablement plus restreinte que de nos jours. À cette époque encore, les activités non techniques de l'homme valaient davantage. Ce qui avait notamment pour conséquence que tout homme devait lui-même exercer au quotidien de plus nombreux actes techniques qu'actuellement. Désormais, le progrès de la technique permet justement que soient faites à notre place d'innombrables choses qu'autrefois chacun se devait de réaliser ou, tout au moins, de fabriquer partiellement. Aujourd'hui, même monter les escaliers nous est offert, par le biais de l'ascenseur.

De ce fait, l'Université médiévale - qui, entre parenthèses, ne prétendait pas être ce qu'est l'actuelle - n'avait pas à s'occuper de la technique : premièrement, parce que la strate de technique incorporée à la vie humaine n'avait pas l'épaisseur suffisante pour devenir, à son tour, un problème dont le traitement exigerait une technique particulière et, par suite, une pédagogie particulière. Deuxièmement, parce que, de fait, la vie extra-universitaire offrait suffisamment de contact avec la technique simple, transparente de l'époque. Le seigneur féodal, par exemple, pouvait assister au ferrage de ses chevaux, au labour de ses terres, le moulin banal et ses fouloirs moulaient sous ses yeux. Aujourd'hui non seulement il n'est pas habituel de voir fonctionner les techniques correspondantes, mais la plupart d'entre elles demeurent invisibles, je veux dire par là que leur spectacle ne dévoile pas leur réalité, ne la rend pas intelligible. Observer une usine pourra créer une impression esthétique, provoquer des émotions, mais ne fournira pas des renseignements congruents sur ce qu'est sa technique, tout comme voir une automobile ne permet pas de se rendre compte du plan compliqué de sa machinerie.

Il s'ensuit que, contrairement à ce qui pourrait paraître à première vue, le positionnement de l'homme actuel face à sa propre vie s'avère plus irréel, davantage inconscient que celui de l'homme médiéval, puisque sa connaissance des conditions de son existence est moindre. Ainsi, par exemple, de nos jours, les membres d'une Maison du Peuple discernent bien moins les conditions dont leur travail dépend que l'artisan médiéval. Il en résulte que, pour l'homme moyen, sa vie lui apparaît moins transparente que ne l'était celle de l'homme en d'autres époques. La technique, dont la mission consiste à résoudre des problèmes humains est soudain devenue elle-même un nouveau et gigantesque problème.

On pouvait le prévoir depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et en effet, bien des gens ont voulu réformer l'éducation et particulièrement l'Université en l'ajustant à ces nouveaux problèmes de la vie humaine. Mais on ne leur fit pas cas et la réforme ne fut pas effectuée à temps. L'Université a continué de croire, ankylosée dans sa tradition, que sa mission centrale consistait à former des latinistes ou des hellénistes.

Il est douloureux d'observer tout au long de l'histoire l'incapacité des sociétés humaines à se réformer. Triomphent en elles soit l'obstination conservatrice soit l'irresponsabilité et la légèreté révolutionnaires. Rarement le sens de la réforme s'impose au point de corriger la tradition sans la désarticuler, en renouvelant les instruments et les institutions. Ceux qui se seraient illusionnés quant à l'Europe actuelle comme quoi elle aurait atteint une hauteur de vue suffisante pour éliminer les erreurs élémentaires du passé ont dû, à ce stade, déchanter.

Mais perdre ses illusions ne signifie pas perdre l'espérance. L'Europe d'aujourd'hui - écoutez bien les jeunes cette lapalissade essentielle - n'est que l'Europe d'aujourd'hui : il n'est pas dit qu'elle soit celle de demain. Et on a bien souvent vu que la posture adoptée avec une ardeur redoublée à un moment donné par l'homme, s'est ensuite révélée constituer une sorte de nouveau détour nécessaire pour atteindre le lendemain une autre posture très différente mais pourtant déjà contenue en substance. L'histoire humaine, examinée de près, est une série d'expériences entrelacées, une dialectique d'expériences. Ainsi, en politique, on fait l'expérience d'un certain type d'État pendant une période donnée. Ceci implique qu'à ce moment-là, ce type d'État

apparaisse comme définitif. C'est pourquoi il embarque complètement la société avec lui. Cet embarquement de notre vie individuelle ou collective dans un certain moule constitue précisément l'expérience historique. Ce n'est que pleinement embarqués que nous pouvons en déceler les limites et inconvénients. Et cette découverte est la nouvelle expérience, dialectiquement entrelacée à la précédente : c'est l'expérience qui mène au débarquement. Le navire usé est abandonné et l'homme se retrouve franc pour s'enthousiasmer pour un autre moule qui se présente sans les inconvénients du précédent. Cette série de moules vitaux dans lesquels l'homme verse le métal fondu de son existence forme, comme je l'ai dit, une chaîne d'expériences nécessaire, dont on ne peut sauter aucun chaînon. Une expérience qui reste non éprouvée finit toujours par se venger, demeure non digérée et fait valoir ses droits au moment le plus inopportun. C'est pourquoi il est impossible d'abrèger le processus de la vie historique, en prétendant supprimer quelques-unes de ses étapes. Or - et c'est là que je voulais en venir - ceci ne signifie pas que, puisque l'entièreté de la chaîne des expériences serait nécessaire, celles-ci auraient toutes la même valeur et, pourrait-on ajouter, la même réalité. Cela impliquerait que toutes les époques historiques seraient excellentes. Non : il y a des expériences frivoles, insubstantielles, qui doivent néanmoins être éprouvées, précisément pour démontrer leur insubstantialité. L'humanité a ainsi connu différents types d'État, certains pendant de nombreuses générations, tandis que d'autres n'ont duré qu'une génération, voire moins.

C'est à de telles possibilités que je faisais référence lorsque j'avais, il y a peu, que l'Europe d'aujourd'hui n'est que l'Europe d'aujourd'hui et qu'il n'est pas certain qu'elle soit celle de demain. Que l'espérance reste debout et intacte. Une espérance agissante qui commence, il va de soi, à préparer le lendemain. Pour l'instant dans ce qui nous est le plus proche, l'Université. Essayons une nouvelle Université. Tâtons de-ci de-là, essayons de trouver des modes d'enseignement supérieur plus efficaces.

Cette Université d'été peut constituer un laboratoire particulièrement opportun pour quelques-uns de ces essais - à condition de faire preuve de constance dans l'attention que l'on accordera à cet organisme au fil des années. Il serait idiot d'exiger qu'elle atteigne l'ensemble de ses objectifs dès la première année. Pour se limiter à mon sujet, qu'à la faveur de celle-ci, la culture universitaire et l'ingénierie, c'est-à-dire par antonomase la technique, soient pour la première fois entrées en contact, est déjà bien. Les raisons plus profondes et solides qui abondent dans ce sens apparaîtront au fil de ce bref cours et constitueront d'une certaine manière le contrepoint pédagogique et même politique qui accompagnera la mélodie de questions qui grondent sous le titre : Qu'est-ce que la technique ?

I. Première escarmouche avec le sujet  
I. PREMIÈRE ESCRMOUCHE AVEC LE SUJET

L'UN des thèmes centraux du débat au cours des prochaines années sera celui du sens, des avantages, des dommages et des limites de la technique. J'ai toujours considéré que la mission d'un écrivain consiste à anticiper ce qui, plus tard, représentera un problème pour ses lecteurs et leur fournir à temps, c'est-à-dire avant que ne surgisse le débat, des idées claires sur la question afin qu'ils puissent s'engager dans le fracas de la dispute avec l'esprit serein de celui qui, du moins en théorie, l'a déjà résolue. *On ne doit écrire que pour faire connaître la vérité\**<sup>1</sup>, disait Malebranche en tournant le dos à la littérature. Cela fait très longtemps que l'homme occidental, consciemment ou non, n'attend plus rien de la littérature et qu'il a faim et soif d'idées claires et distinctes sur les choses importantes.

Ainsi, j'ose maintenant remettre à *La Nación* les notes, en rien littéraires, d'un cours universitaire donné il y a deux ans, et qui tentait de répondre à la question suivante : Qu'est-ce que la technique ?

Essayons-nous à une première attaque, encore gauche et distante, de cette interrogation.

À l'approche de l'hiver, il arrive que l'homme ait froid. Cet "homme avoir froid" est un phénomène qui unit deux choses très différentes. D'une part, le fait que l'homme se trouve entouré de cette réalité appelée froid. D'autre part, que cette réalité le blesse, qu'elle se présente à lui avec un caractère négatif. Que signifie ici négatif ? Quelque chose de très clair. Prenons le cas extrême. Le froid est tel que l'homme se sent mourir, il sent que le froid le tue, l'anéantit, l'interdit. Or, l'homme ne veut pas mourir, au contraire, il aspire normalement à perdurer. Nous sommes tellement habitués à ressentir chez les autres et en nous-mêmes ce désir de vivre, de faire face à toute circonstance négative, qu'il nous en coûte un peu de nous apercevoir d'une telle étrangeté, et la question de savoir pourquoi l'homme préfère-t-il vivre que cesser d'être nous paraît absurde, sinon naïve. Et pourtant, il s'agit là de l'une des questions les plus latentes et légitimes que nous puissions nous poser. On s'en sort habituellement en invoquant l'instinct de conservation. Mais le fait est que : premièrement, l'idée d'instinct est en soi très obscure et nullement éclairante ; deuxièmement, même si l'idée était claire, il est de notoriété publique que les instincts ont pratiquement disparu chez l'homme parce qu'il ne vit pas, en définitive, en les suivant, mais en étant gouverné par d'autres facultés telles que la réflexion et la volonté, lesquelles agissent sur les instincts. La preuve en est que certains hommes préfèrent mourir que vivre et, quels qu'en soient les motifs, ils annihilent en eux ce pseudo-instinct de conservation.

En conséquence, l'explication par l'instinct se voit invalidée. Mais avec ou sans lui, nous en arrivons toujours à ce que l'homme perdure parce qu'il le veut et c'est précisément cela qui a éveillé en nous une curiosité peut-être impertinente. Pourquoi, en règle générale, l'homme veut-il vivre ? Pourquoi ne lui est-il pas indifférent de disparaître ? Pourquoi un tel acharnement à *être* dans le monde ?

Nous allons à présent dessiner les contours de la réponse. Il nous suffit, du moins pour aujourd'hui, de partir du fait incontestable que l'homme veut vivre et, *parce qu'il* veut vivre, il ressent le besoin d'éviter le froid qui menace de le détruire, et de se fournir en chaleur. L'éclair de l'orage hivernal incendie une cime dans la forêt : l'homme s'approche alors du feu bénéfique que le hasard lui a offert afin de se réchauffer. Se réchauffer est un acte par lequel l'homme subvient à son besoin d'éviter le froid, en profitant simplement du feu qui se présente à lui. Je dis cela avec l'embarras de celui qui énonce une lapalissade. Cependant, il convient – et vous le comprendrez bien – de faire au préalable preuve d'humilité, quitte à nous apparenter à Lapalisse. Or, il ne manquerait plus désormais que nous ne comprenions pas ces lapalissades. Ce serait un comble, un comble auquel nous parvenons fréquemment. Qu'il soit donc entendu que se chauffer est l'opération par laquelle nous cherchons à bénéficier d'une chaleur déjà existante et à la trouver – et que cette opération se limite à exercer une activité pour laquelle l'homme est naturellement apte : celle de pouvoir marcher et ainsi de se rapprocher du foyer de chaleur. En d'autres occasions, la chaleur ne provient pas d'un incendie ; l'homme, transi de froid, s'abrite dans une caverne qu'il trouve dans son paysage

Un autre besoin de l'homme est celui de s'alimenter, ce qui consiste à prendre le fruit de l'arbre et à le manger, ou bien la racine comestible, ou bien l'animal qui lui tombe sous la main. Boire en est un autre, etc.

Or, la satisfaction de ces besoins en impose généralement un autre : celui de se déplacer, de

marcher, c'est-à-dire de supprimer les distances et, comme il importe parfois, que cela se fasse rapidement, l'homme a alors besoin de supprimer du temps, de le raccourcir, d'en gagner. L'inverse se produit lorsqu'un ennemi - le fauve ou un autre homme - met sa vie en danger. Il doit fuir, c'est-à-dire parcourir en peu de temps la plus grande distance possible. En poursuivant de la sorte, nous parviendrions, avec un peu de patience, à définir un système de besoins auxquels l'homme fait face. Se chauffer, s'alimenter, marcher, etc., forment un répertoire d'activités qui caractérisent l'homme, à l'image des besoins qu'elles satisfont.

Suite à tout ceci qui est d'une évidence telle - je le répète - que j'ai honte de l'énoncer, il convient de se pencher sur le sens recouvert ici par le terme besoin. En quoi se chauffer, s'alimenter, marcher, sont des besoins humains ? Ils représentent à coup sûr des conditions naturellement nécessaires à la vie. L'homme a conscience de cette nécessité matérielle ou objective, raison pour laquelle il la perçoit *subjectivement* comme un besoin. Mais reconnaissons qu'elle est purement conditionnelle. La pierre lancée en l'air tombe inévitablement, par nécessité catégorique ou absolue. Mais l'homme peut très bien ne pas s'alimenter, à l'image du mahatma Gandhi. En conséquence, s'alimenter n'est pas indispensable en soi, mais l'est *pour* vivre. Si l'on se doit de vivre, il constituera autant un besoin que celui de vivre. Ce besoin de vivre est donc à l'origine de tous les autres, qui ne font qu'en découler. Or nous avons déjà indiqué que l'homme vit parce qu'il le veut. Le besoin de vivre ne lui est pas imposé par la force, au contraire de la matière qui ne peut s'anéantir. La vie - besoin par excellence - n'est nécessaire que dans un sens subjectif ; simplement parce que l'homme décide fermement de vivre. C'est le besoin créé par un acte de volonté, acte que nous considérons comme un fait incontestable et dont nous continuerons à esquisser le sens et l'origine et duquel nous partons comme d'un fait brut. Quelle qu'en soit la raison, l'homme s'acharne à perdurer, à *être* dans le monde, bien qu'il représente la seule entité connue qui possède la faculté - ontologiquement ou métaphysiquement étrange, paradoxale, inquiétante - de pouvoir s'anéantir et cesser d'être là, dans le monde.

Et visiblement cet acharnement est tel, que même lorsque l'homme ne parvient pas à satisfaire les besoins inhérents à sa vie, car la nature environnante ne lui en fournit pas les moyens impérieux, il ne se résigne pas pour autant. Si par faute d'incendie ou de caverne, il ne peut exercer l'activité ou le faire de se réchauffer, ou faute de fruits, de racines, d'animaux, celui de s'alimenter, l'homme met en branle une seconde classe d'activités : il fait du feu, il fait un édifice, il fait de l'agriculture ou de la chasse. Ce répertoire de besoins et d'activités qui les satisfont directement en exploitant les moyens alors disponibles, est commun à l'homme et à l'animal. Que l'animal ait le même acharnement à vivre que l'homme demeure incertain. On dira que ce doute est irréflichi voire injuste. Pourquoi l'animal tiendrait-il moins à la vie que l'homme ? Il se trouve qu'il ne dispose pas des mêmes capacités intellectuelles pour défendre sa vie. Tout ceci est probablement très modéré, mais une observation un peu minutieuse, qui s'en tient aux faits, révèle indéniablement que lorsque l'animal ne peut exercer l'activité de son répertoire élémentaire pour satisfaire un besoin - par exemple lorsqu'il n'y a ni feu ni caverne -, il ne fait plus rien et se laisse mourir. L'homme, par contre, déclenche un nouveau type de faire qui consiste à produire ce qui ne se trouve pas dans la nature, que ce soit dans l'absolu, ou lorsqu'il en a besoin. La nature ne désignant ici que l'environnement de l'homme, la circonstance. De la sorte, il fait du feu lorsqu'il n'y a pas de feu, il fait une caverne, c'est-à-dire un édifice, lorsqu'elle est absente du paysage environnant, il monte à cheval ou fabrique une automobile afin de réduire l'espace et gagner du temps. Or, il convient de remarquer que faire du feu est un faire très différent de se réchauffer, que cultiver un champ est un faire très différent de s'alimenter, et que faire une automobile n'est pas courir. On commence maintenant à comprendre pourquoi nous avons dû insister sur les définitions évidentes de se chauffer, s'alimenter et se déplacer.

Le chauffage, l'agriculture et la fabrication de chars ou d'automobiles ne sont donc pas des actions par lesquelles nous satisfaisons nos besoins, mais qui impliquent, pour l'instant, le contraire : une suspension de ce répertoire primitif de faire par lesquels nous cherchons directement à satisfaire nos besoins. En définitive, ce second répertoire est entièrement voué à cette satisfaction, mais - voilà ! - il suppose une aptitude qui fait précisément défaut à l'animal. Il ne s'agit pas tant d'un manque d'intelligence - nous dirons quelques mots à ce sujet si le temps nous le permet - mais plutôt d'être capable de se soustraire provisoirement à ces urgences vitales, de s'en détacher et s'en affranchir afin de s'adonner à des activités qui, en soi, ne satisfont pas des besoins. À l'inverse, l'animal y reste constamment et indéfectiblement attaché. Son existence ne dépasse pas le système de ces besoins élémentaires appelés organiques ou biologiques et celui des actions qui les assouvissent. L'être de l'animal coïncide avec ce double système ou, autrement dit, l'animal n'est rien de plus que cela. La vie, dans le sens biologique ou

organique du terme, consiste en cela. Et je pose la question : parler de besoins a-t-il du sens dans ce cas ? Car rappelez-vous que ce concept de besoin appliqué à l'homme correspond aux conditions *sine quibus non* avec lesquelles l'homme se retrouve *pour* vivre. Elles ne façonnent donc pas sa vie, ou inversement, sa vie ne coïncide pas, du moins pas totalement, avec les contours de ses besoins organiques. Si, comme c'est le cas chez l'animal, son être consistait strictement et uniquement à manger, boire, se chauffer, etc., il ne les percevrait pas comme des besoins, c'est-à-dire comme imposés de l'extérieur à son être authentique dont il doit irrémédiablement tenir compte bien qu'ils ne le constituent pas. C'est donc manquer de bon sens que de supposer que l'animal a des besoins, au sens subjectif qui correspond à ce terme chez l'homme. L'animal ressent la faim, mais parce qu'il n'a rien d'autre à faire que d'avoir faim et d'essayer de manger, il ne peut percevoir cela comme un besoin, comme quelque chose d'imposé dont il lui faut tenir compte et qu'il est contraint de faire. Par contre, si l'homme parvenait à se libérer de ces besoins et de leur satisfaction, il lui resterait encore beaucoup à faire, il aurait l'occasion de se consacrer à ce qui, à ses yeux, le caractérise au mieux, à savoir ses occupations et la vie qu'il entend mener. C'est précisément parce qu'il ne ressent pas le se chauffer, le manger comme lui étant propres, comme constitutifs de sa vraie vie et qu'en même temps il n'a pas d'autre solution que de les accepter, qu'ils revêtent le caractère spécifique de la nécessité, de l'inéluçabilité. Ceci, étonnamment, nous dévoile la constitution très singulière de l'homme ; alors que l'ensemble des autres êtres s'accordent avec leurs conditions objectives - avec la nature ou la circonstance -, l'homme, au contraire, se différencie et se distingue de sa circonstance ; mais il n'a pas d'autre choix s'il veut être, et être en elle, que d'accepter les conditions qu'elle lui impose. De là le fait que celles-ci lui apparaissent comme négatives, contraignantes et pénibles.

Par ailleurs, ceci explique en partie que l'homme puisse se désintéresser provisoirement de ces besoins, les suspendre ou les réprimer et que, éloigné de ceux-ci, il puisse vaquer à des occupations autres que leur satisfaction immédiate.

L'animal ne peut se soustraire de son répertoire d'actes naturels, de la nature, car il n'existe pas sans elle et ne disposerait pas, en s'en distançant, d'endroit où s'installer. Pour sa part, l'homme n'est apparemment pas sa circonstance, mais se voit simplement submergé en elle et il peut, à certaines occasions, s'en extraire et se tapir, se recueillir, rentrer en soi-même et, isolé, s'occuper de choses autres que de directement et immédiatement satisfaire les impératifs ou besoins de sa circonstance. En ces moments extra ou surnaturels de rentrée en soi-même et de retrait, il invente et exécute ce second répertoire d'actes : il fait du feu, il bâtit une maison, il cultive les champs et assemble une automobile.

Notons que tous ces actes présentent une structure commune. Tous présupposent et portent en eux l'invention d'un procédé qui nous permet, dans certaines limites, d'obtenir avec assurance, selon nos envies et convenances, ce qui n'existe pas dans la nature, mais dont on a besoin. Peu importe donc que, dans la circonstance, ici et maintenant, il n'y ait pas de feu. Nous le faisons, c'est-à-dire nous exécutons ici et maintenant un certain schéma d'actes inventé au préalable une fois pour toutes. La plupart du temps, ce procédé consiste à créer un objet dont le simple fonctionnement nous fournit ce dont nous avons besoin, l'instrument ou l'appareil. C'est le cas des deux bâtonnets et de l'amadou avec lesquels l'homme primitif fait du feu ou de la maison qu'il bâtit et le sépare du froid extrême ambiant.

Il en résulte que ces actes modifient ou réforment la circonstance ou la nature, réussissant à y placer ce qui en est absent - soit ici et maintenant lorsqu'on en a besoin, soit dans l'absolu. Il s'agit donc d'actes techniques, spécifiques à l'homme. Leur ensemble constitue la technique, que nous pouvons définir comme l'amendement imposé à la nature par l'homme pour satisfaire ses besoins. Ceux-ci, nous l'avons vu, étaient des contraintes de la nature sur l'homme. L'homme y répond en imposant à son tour un changement à la nature. Par conséquent, la technique constitue la vive réaction contre la nature ou la circonstance qui conduit à la création, entre celle-ci et l'homme, d'une nouvelle nature qui s'ajoute à la première, une surnature. Qu'il soit entendu que la technique n'est pas ce que l'homme fait pour satisfaire ses besoins. Cette formulation est équivoque et vaudrait également pour le répertoire biologique des actes animaux. La technique est la réforme de la nature, de cette nature qui nous rend dépendants et nécessiteux, une réforme telle qu'elle rend possible l'annulation des besoins puisque leur satisfaction cesse d'être un problème. Si, à chaque fois que nous avons froid, la nature mettait automatiquement du feu à nos pieds, il est évident que nous ne *ressentirions* pas le besoin de nous chauffer, comme nous ne ressentons normalement pas le besoin de respirer, mais que nous respirons simplement sans que cela ne représente pour nous un problème. Eh bien, c'est exactement ce que fait la technique : mettre la chaleur à côté de notre sensation de froid et pratiquement l'annuler en tant que besoin,

nécessité, négation, problème et angoisse.

Voici pour cette première et maladroite approche de la question : Qu'est-ce que la technique ? Celle-ci accomplie, les choses commencent à se compliquer et à devenir un tant soit peu divertissantes, comme nous le verrons au cours des prochaines leçons.

## II. L'être et le bien-être

### II

#### L'ÊTRE ET LE BIENÊTRE.

#### LE "BESOIN" DE L'ENIVREMENT.

#### LE SUPERFLU COMME NÉCESSITÉ.

#### LA RELATIVITÉ DE LA TECHNIQUE.

EMBOÎTONS le pas à la leçon précédente.

Nous disions que les actes techniques ne sont pas ceux par lesquels l'homme cherche à satisfaire directement les besoins que la circonstance ou la nature lui font sentir, mais précisément ceux qui amènent à réformer cette circonstance en éliminant d'elle, dans la mesure du possible, ces besoins, en supprimant et réduisant le hasard et l'effort que leur satisfaction exige. Alors que l'animal, étant atechnique, doit se débrouiller avec ce qu'il découvre là et s'en contenter ou mourir lorsqu'il ne trouve pas ce dont il a besoin, l'homme, grâce à son don technique, fait en sorte de toujours retrouver dans son entourage ce qu'il requiert - de la sorte, il crée une circonstance nouvelle plus favorable, il sécrète, pour ainsi dire, une surnature en adaptant la nature à ses besoins. La technique est le contraire de l'adaptation du sujet au milieu, vu qu'elle est l'adaptation du milieu au sujet. Cela suffirait à soupçonner qu'il s'agit d'un mouvement inverse de ceux qui sont biologiques.

Cette réaction contre son cadre, cette non résignation à se contenter du monde tel qu'il est, forme la spécificité de l'homme. C'est pourquoi, même en l'étudiant zoologiquement, on reconnaît sa présence à la déformation de la nature, par exemple lorsqu'on trouve des pierres taillées, polies ou non, c'est-à-dire des ustensiles. Un homme sans technique, c'est-à-dire sans réaction contre le milieu, n'est pas un homme.

Pourtant, jusqu'à présent on nous présentait la technique comme une réaction aux besoins organiques et biologiques. Rappelez-vous que j'avais insisté sur la définition du terme "besoin". S'alimenter était un besoin en tant que condition *sine qua non* de la vie, c'est-à-dire possibilité d'être dans le monde. Et l'homme, de toute évidence, s'acharne à être dans le monde. Vivre, perdurer, était le besoin des besoins.

Mais le fait est que la technique ne se réduit pas à pourvoir à la satisfaction de ce type de besoins. Aussi anciennes que les inventions d'ustensiles et de procédés pour se chauffer, s'alimenter, etc., bien d'autres ont pour finalité d'offrir à l'homme des choses et situations superflues. Par exemple, s'enivrer est aussi vieux et répandu que faire du feu... - je veux dire, l'usage de procédés ou substances qui mettent l'homme dans un état psychophysiologique de délicieuse exaltation ou stupeur. La drogue, le stupéfiant, est une invention aussi primitive que les autres. Au point qu'il n'est pas clair, par exemple, si le feu fut d'abord inventé pour éviter le froid - besoin organique et condition *sine qua non* - ou plutôt pour s'enivrer. Les peuples les plus primitifs se servent des cavernes pour y allumer du feu et y suer, de sorte qu'entre le feu et l'excès de température, ils entrent dans une transe de quasi enivrement. Ce sont les "maisons à suer". La liste des procédés hypnotiques, fantastiques - c'est-à-dire producteurs d'images délicieuses, d'excitants qui génèrent du plaisir lorsqu'on fournit un effort - serait interminable. Ainsi, parmi ceux-ci, le "Kat" du Yémen et d'Éthiopie qui, en raison de ses effets sur la prostate, rend la marche toujours plus agréable. Pour ce qui est du "fantastique", rappelez-vous la coca du Pérou, la jusquiame, le stramoine ou datura, etc. Dans le même ordre d'idée, les ethnologues débattent entre eux lequel de l'arc de chasse et de guerre ou de l'arc musical en est la forme primitive. Peu nous importe pour l'instant l'issue du débat. Sa simple existence montre que, que l'arc musical soit ou non l'originale, il figure parmi les instruments les plus primitifs. Et c'est suffisant.

Car cela nous révèle que le primitif ressentait pas moins comme un besoin de provoquer certains états agréables que de satisfaire ses besoins minimums pour ne pas mourir ; ainsi, depuis le début, le concept de "besoin humain" englobe indifféremment l'objectivement nécessaire et le superflu. Nous serions bien embarrassés si nous nous engageions à distinguer lesquels de nos besoins sont rigoureusement nécessaires, inéluctables, et lesquels sont superflus. Car nous nous retrouverions face à un double constat. Premièrement, que face aux besoins qui, *a priori*, semblent plus élémentaires et inéluctables - aliment, chaleur, par exemple -, l'homme fait preuve d'une flexibilité inouïe. Par force, voire même par plaisir, il réduit sa quantité d'aliments jusqu'à des limites incroyables et s'entraîne à supporter des froids extrêmes. Deuxièmement, qu'il

a en revanche le plus grand mal ou qu'il ne parvient tout simplement pas à se passer de certaines choses superflues, au point de préférer mourir si elles venaient à lui manquer. Troisièmement, que nous pouvons en déduire que son acharnement à vivre, à être dans le monde, est inséparable de son acharnement à être bien. Plus encore : que la vie à ses yeux ne signifie pas le simple être-là mais le bien-être, et qu'il ne ressent comme besoins que les conditions objectives de l'être-là, car celui-ci est à son tour un présupposé du bien-être. L'homme, profondément et complètement convaincu qu'il ne parviendra pas à ce qu'il appelle le bien-être, ou ne fût-ce qu'à s'en approcher, et qui devrait se contenter du simple et élémentaire être-là, se suicide. Le bien-être, et non l'être-là, constitue le besoin fondamental de l'homme, le besoin des besoins. En découle un concept de besoins humains totalement différent de celui auquel nous avons abouti dans le chapitre antérieur, voire opposé à celui qui, par suite d'une analyse insuffisante et d'une réflexion hâtive, est habituellement adopté. Les livres consacrés à la technique que j'ai lus - tous assurément indignes de leur vaste sujet [2](#) - ne considèrent d'abord pas le concept de "besoins humains" comme primordial pour qui chercherait à clarifier ce qu'est la technique. Tous ces livres, comme il ne pouvait en être autrement, usent de l'idée de ces besoins, mais, déconsidérant leur importance décisive, l'utilisent telle qu'on la trouve dans les banalités ambiantes.

Précisons, avant d'aller plus loin, notre situation : dans la leçon précédente, nous considérons le se chauffer et le s'alimenter comme des besoins humains, car ce sont là des conditions objectives du vivre, dans le sens du simple exister et du simple être-là dans le monde. Ils sont nécessaires dans la mesure où il l'est à l'homme de vivre. Et nous notions qu'en effet, l'homme démontrait à cela un acharnement rare et obstiné. Mais cette formulation, nous le comprenons à présent, était équivoque. L'homme ne s'acharne nullement à être dans le monde, mais à être bien. C'est pour lui la seule nécessité et tout le reste n'est besoin que dans la mesure où il rend possible le bien-être. Ainsi, seul l'objectivement superflu lui est indispensable. Même si elle semble paradoxale, c'est la pure vérité. Ses besoins biologiquement objectifs ne constituent pas, en soi, de réels besoins. Lorsqu'il en dépend, il se refuse à les satisfaire et préfère succomber. Ils ne deviennent besoins que lorsqu'ils se révèlent comme conditions de "l'être-là dans le monde", qui, à son tour, n'est que subjectivement nécessaire ; car cela rend le "bien-être dans le monde" et le superflu possibles. Dès lors, il ne fait aucun doute que seul le superflu est objectivement nécessaire à l'animal qu'est l'homme. Sur le coup, cela vous paraîtra un peu étrange et sans plus de valeur que celle d'une phrase, mais si vous repensez la question, vous verrez qu'inévitablement vous arriverez par vous-mêmes à la même conclusion. Et ceci est essentiel pour comprendre la technique. Elle est la production du superflu : aujourd'hui et au paléolithique. Il ne fait aucun doute qu'elle représente le moyen de satisfaire les besoins humains. Puisque nous savons à présent qu'ils sont objectivement superflus et ne se transforment en besoins que pour celui qui requiert le bien-être et pour qui vivre est essentiellement bien vivre, nous pouvons accepter cette formulation que nous refusions hier. Voici donc pourquoi l'animal est atechnique : il se contente de vivre et ce, avec l'objectivement nécessaire, en vue de simplement exister. De ce point de vue, l'animal est insurpassable et n'a pas besoin de la technique. Mais l'homme est homme parce que, pour lui, exister implique le bien-être : en conséquence de quoi il est *a nativitate* technicien créateur du superflu. Homme, technique et bien-être sont en définitive synonymes. Autre chose contribue à méconnaître l'ampleur réelle du sens de la technique : son importance en tant que fait absolu dans l'univers. Si la technique se limitait à l'une de ses parties - à résoudre plus aisément les mêmes besoins qui s'intègrent à la vie de l'animal et dans le sens qu'ils auraient pour lui -, nous ferions face à un tandem étrange au sein de l'univers : deux systèmes d'actes - les instinctifs de l'animal et les techniques de l'homme - qui, malgré leur hétérogénéité, rempliraient néanmoins la même finalité : soutenir l'être organique dans le monde. Il se trouve que l'animal se débrouille parfaitement bien avec son système, lequel, en principe, n'est pas défectueux. Ni plus ni moins défectueux que celui de l'homme.

Par contre, tout s'éclaire si l'on considère la divergence de leurs finalités : d'un côté servir la vie organique, qui est adaptation du sujet au milieu, simple être-là dans la nature. De l'autre, servir la bonne vie, le bien-être, qui implique l'adaptation du milieu à la volonté du sujet.

Nous sommes donc d'accord que les besoins humains ne le sont qu'en fonction du bien-être. Nous pourrions alors identifier de tels besoins à condition de saisir ce que l'homme entend par son bien-être. Et ceci complique formidablement les choses. Parce que... allez savoir tout ce que l'homme a entendu, entend ou entendra par bien-être, par besoin des besoins, par la seule chose nécessaire dont Jésus parlait à Marthe et Marie. (Marie, la vraie technicienne pour Jésus).

Pour Pompée, vivre n'était pas indispensable, au contraire de bien naviguer, raison pour laquelle il fit sienne la devise de la société milésienne des *aeinautai* - les éternels navigateurs -, à laquelle

avait appartenu Tales, peuple créateur d'un nouveau commerce audacieux, d'une nouvelle politique audacieuse, d'une nouvelle connaissance audacieuse - la science occidentale.

Il y a d'un côté le fakir, l'ascète ; de l'autre, le sensuel, le glouton.

C'est pourquoi, alors que le simple vivre, le vivre dans un sens biologique, est d'une importance fixe et définie une fois pour toutes pour chaque espèce, ce que l'homme appelle vivre, le bien vivre ou bien-être demeure mobile, variable à l'infini. Et puisque le répertoire des besoins humains en dépend, ceux-ci ne sont pas moins variables, et comme la technique est le répertoire des actes provoqués, suscités *par* et inspirés *dans* le système de ces besoins, ils seront également une réalité protéiforme, en constante mutation. De là la vanité de vouloir étudier la technique en tant qu'entité indépendante ou comme si elle était dirigée par un vecteur unique et connu d'avance. L'idée du progrès, funeste sous toutes ses formes lorsque relayée sans critiques, se révéla ici aussi fatale. Elle suppose que l'homme a voulu, veut et voudra toujours la même chose, que les aspirations vitales demeurent à jamais identiques et que la seule variation au cours des temps provient de l'avancée progressive vers la satisfaction de cet unique *desideratum*. Mais la vérité diffère complètement : l'idée de la vie, le profil du bien-être s'est transformé à d'innombrables reprises, parfois de manière si radicale, que lesdits progrès techniques furent abandonnés et leur trace perdue. D'autres fois - ne l'oublions pas -, et c'est presque le plus fréquent dans l'histoire, l'inventeur et l'invention furent persécutés comme s'il s'était agi d'un crime. Que nous fassions aujourd'hui preuve d'un zèle inverse extrême, d'une soif d'inventions, ne doit pas nous induire à croire qu'il en fut toujours ainsi. Bien au contraire, l'humanité a fréquemment éprouvé une mystérieuse terreur cosmique face aux découvertes, comme si en elles, à côté de leurs bénéfiques, gisait un terrible danger. Et dans notre enthousiasme pour les inventions techniques, ne commençons-nous pas à sentir quelque chose de semblable ? Il serait particulièrement instructif, bien que dramatique, de tracer une histoire des techniques qui, une fois accomplies et présentées comme des "acquisitions éternelles" - *ktesis eis aei* -, se volatilèrent, se perdirent complètement.

### III. L'effort pour épargner de l'effort est de l'effort

#### III

#### L'EFFORT POUR ÉPARGNER DE L'EFFORT EST DE L'EFFORT. LE PROBLÈME DE L'EFFORT ÉPARGNE LA VIE INVENTÉE.

MON livre *La Révolte des masses* s'inspire, entre autres, de l'horrible soupçon auquel j'étais alors sincèrement en proie - vers 1927 et 1928, remarquez, les dates de la *prosperity* - que la magnifique, fabuleuse technique actuelle courait un danger et qu'il était possible qu'elle nous glissât entre les doigts et disparût en bien moins de temps qu'on ne pouvait l'imaginer. Aujourd'hui, cinq ans plus tard, ma suspicion n'a cessé de croître de manière effrayante. Ainsi, voyez les ingénieurs, comment pour être ingénieur il ne suffit pas d'être ingénieur. Pendant qu'ils sont occupés à leur activité particulière, l'histoire leur coupe l'herbe sous le pied.

Il faut être alerte et sortir du cadre de sa propre fonction : bien scruter le paysage de la vie, qui est toujours total. Aucune profession ni science ne fournit la faculté suprême pour vivre : c'est le synopsis de toutes les professions, de toutes les sciences et de bien d'autres choses encore. C'est la défiance totale. La vie humaine et tout ce qui la constitue représentent un risque constant et absolu. Un collant file en entier à partir du point le plus imprévu : une culture se vide entièrement par le plus imperceptible des trous. Mais en laissant ces possibilités de côté qui, bien qu'imminentes, n'en demeurent pas moins de simples possibilités, reconsidérons le technicien en comparant tout bonnement sa situation d'hier à celle que nous fait pressentir le lendemain.

Une chose apparaît au moins très clairement : les conditions de tous ordres, sociales, économiques, politiques, dans lesquelles il devra travailler demain différeront fondamentalement de celles qu'il a connues jusqu'à aujourd'hui.

Ne parlons donc pas de la technique comme de l'unique chose positive, de la seule réalité inamovible de l'homme. Il s'agit d'une stupidité, et plus elle aveuglera les techniciens, plus la technique actuelle risquera de s'écrouler et de péricliter.

Il suffit que le profil du bien-être qui se dessine devant l'homme change quelque peu en substance, que l'idée de la vie, selon laquelle, depuis laquelle et pour laquelle l'homme fait tout ce qu'il fait, subisse une mutation d'un certain calibre, pour que la technique traditionnelle craque, se disloque et emprunte d'autres directions.

Certains croient que la technique actuelle est plus fermement ancrée dans l'histoire que d'autres car, en tant que technique, elle contient des ingrédients, par exemple son soubassement scientifique, qui la distinguent de toutes les autres. Cette prétendue solidité s'avère illusoire. L'incontestable supériorité de la technique actuelle, en tant que telle, est par ailleurs le facteur d'une faiblesse accrue. Si elle se fonde sur l'exactitude de la science, cela revient à dire qu'elle s'appuie sur davantage de présupposés et de conditions que les autres, finalement plus indépendantes et spontanées.

Toutes ces convictions mettent particulièrement en danger la culture européenne. Le progressisme, en croyant avoir déjà atteint un niveau historique qui rendrait impossible un substantiel retour en arrière, puisque le progrès serait mécaniquement infini, a engendré un relâchement de la prudence humaine et permis une nouvelle irruption de la barbarie dans le monde.

Mais laissons cela, car nous ne pouvons pour l'instant entrer dans le vif de ce sujet. Par contre, résumons ce que j'ai dit précédemment :

Premièrement, il n'y a pas d'homme sans technique.

Deuxièmement, cette technique varie fortement et est excessivement instable, selon son implication dans l'idée de bien-être que l'homme mûrit à chaque époque. Au temps de Platon, la technique des Chinois était incomparablement supérieure à celle des Grecs dans bien des domaines. Certains ouvrages de la technique égyptienne surpassent ce que l'Européen accomplit aujourd'hui ; par exemple le lac Moéris, dont parle Hérodote, considéré un temps comme imaginaire mais dont on a ensuite découvert des vestiges. Cette gigantesque œuvre hydraulique stockait 3 430 000 000 mètres cubes, ce qui offrait à la région du Delta, aujourd'hui désertique, une fertilité extraordinaire. Il en va de même avec les *foggaras* du désert saharien.

Troisièmement, une autre question est de savoir si toutes les techniques antérieures ne disposeraient pas d'un tronc commun où se seraient accumulées leurs découvertes, et ce malgré

de nombreuses disparitions, retours en arrière et pertes. Dans un tel cas, on pourrait parler d'un progrès absolu de la technique. Mais on courra toujours le risque de définir ce progrès absolu depuis le point de vue technique particulier de celui qui parle, point de vue qui ne saurait être absolu. Alors que la personne l'affirme en y croyant dur comme fer, l'humanité commence à l'abandonner.

Nous dirons plus tard quelques mots sur les différents types de technique, leurs vicissitudes, leurs avantages et leurs limites ; mais il convient pour l'instant de ne pas perdre de vue l'idée fondamentale de ce qu'est la technique, car elle renferme les plus grands secrets.

Les actes techniques - nous disons - ne sont pas ceux pour lesquels nous fournissons des efforts afin de satisfaire directement nos besoins, qu'ils soient élémentaires ou notoirement superflus, mais ceux pour lesquels nous fournissons un effort, d'abord pour inventer et ensuite pour exécuter un plan d'activité qui nous permette :

1. D'assurer la satisfaction des besoins, pour le moment élémentaires.
2. De parvenir à cette satisfaction par un minimum d'efforts.
3. De nous créer des possibilités complètement nouvelles en produisant des objets inexistantes dans la nature de l'homme. Par exemple naviguer, voler, parler avec les antipodes par le biais du télégraphe ou de la communication radio.

En mettant pour l'instant de côté le troisième point, nous remarquons les deux traits saillants de toute technique : elle réduit, élimine presque parfois, l'effort imposé par la circonstance, en la reformant, en agissant contre elle et en l'obligeant à adopter de nouvelles formes favorables à l'homme.

Nous pouvons inclure la sécurité comme l'une des composantes de l'économie d'effort offerte par la technique. La précaution, l'angoisse, la terreur que l'insécurité provoque sont des formes de l'effort, de la contrainte que la nature exerce sur l'homme.

La technique serait donc pour l'instant l'effort pour économiser l'effort ou, autrement dit, ce que nous faisons afin d'éviter complètement, ou en partie, les besognes que la circonstance initialement nous impose. Tout le monde en convient ; mais il est curieux que ce ne soit compris que par l'une de ses faces, la moins intéressante, l'avvers, et que l'on n'aperçoive pas l'énigme que représente son envers.

N'est-il pas surprenant que l'homme s'efforce précisément d'épargner ses efforts ? On dira que la technique est un effort moindre qui nous en évite un autre bien plus important et qu'elle est donc quelque chose de parfaitement clair et raisonnable. Très bien, mais l'énigme ne réside pas là, mais ici : qu'advient-il de cet effort épargné et qui se retrouve vacant ? La chose est d'autant plus saillante formulée autrement : si, grâce au faire technique, l'homme se retrouve exempté des activités imposées par la nature, que va-t-il faire, quelles affaires vont occuper sa vie ? Car rien faire revient à vider la vie, à ne pas vivre ; c'est incompatible avec l'homme. La question, loin d'être fantasque, présente dès aujourd'hui un début de réalité. Même quelqu'un d'ingénieur, bien que seulement économiste - Keynes - se posait cette question : bientôt - s'il n'y a pas de retour en arrière, cela s'entend - la technique permettra à l'homme de ne travailler plus qu'une ou deux heures par jour. Soit, mais que fera-t-il du reste des vingt-quatre heures dont il dispose ? En fait, dans une certaine mesure, cette situation est celle qui prévaut déjà aujourd'hui : dans certains pays l'ouvrier travaille huit heures et seulement cinq jours - et il semblerait que, dans un proche avenir, cela se généralisera généralisé : travailler seulement quatre jours hebdomadaires - ; comment cet ouvrier occupe-t-il le reste considérable de son temps, l'espace vide qui s'installe dans sa vie ?

Que la technique actuelle mette si clairement en évidence cette question ne signifie pas pour autant que celle-ci ne préexiste pas depuis toujours à toute technique, étant donné que chacune mène à une économie d'occupation, ni accidentelle ni résultat de l'acte technique, mais dont la quête inspire la technique. La question n'est donc pas adjacente, elle appartient à l'essence même de la technique, qui ne peut se comprendre si nous nous contentons de confirmer qu'elle épargne de l'effort sans nous demander ce qu'il advient de cet effort vacant.

Et voici à quoi se heurte, comme au noyau d'un fruit, la méditation sur la technique : l'étrange mystère de l'être de l'homme. Car celui-ci est une entité obligée, s'il veut exister, exister dans la nature, submergée en elle ; c'est un animal. D'un point de vue zoologique, la vie signifie tout ce qu'il convient de faire pour se maintenir dans la nature. Mais l'homme se débrouille pour réduire au minimum cette vie, pour ne pas avoir à en faire autant que l'animal. Dans le vide créé par le dépassement de sa vie animale, l'homme vaque à une série d'occupations non biologiques, qui ne lui sont pas imposées par la nature mais qu'il s'invente lui-même. Et c'est précisément cette vie inventée, inventée comme on invente un roman ou une pièce de théâtre, que l'homme appelle vie

humaine, bien-être. En conséquence, la vie humaine transcende la réalité naturelle, elle ne lui est pas donnée comme il est donné à la pierre de tomber et à l'animal le répertoire rigide de ses actes organiques - manger, fuir, nidifier, etc. -, mais il se la crée lui-même, et cette fabrication commence par être l'invention de celle-ci. Comment ? La vie humaine serait-elle alors dans sa dimension spécifique... une œuvre d'imagination ? L'homme serait-il une sorte de romancier de lui-même qui donne naissance à la figure fantastique d'un personnage avec son type irréel d'occupations et qui, pour parvenir à le réaliser, fait tout ce qu'il fait, c'est-à-dire, qu'il serait technique ?

#### IV. Excursions dans les sous-sols de la technique

##### IV

#### EXCURSIONS DANS LES SOUS-SOLS DE LA TECHNIQUE

LES réponses données à la question : "Qu'est-ce que la technique ?" restent d'une effroyable superficialité. Et cela ne peut être attribué au hasard. Cette superficialité est commune à presque toutes les questions qui traitent véritablement de la part humaine de l'homme. Et nous ne pourrions leur apporter quelque éclaircissement tant que nous ne les traiterons pas depuis la strate profonde d'où surgit tout ce qui est proprement humain. Tant que nous continuerons, en parlant d'affaires qui nous concernent, à tenir pour acquis notre connaissance de l'humain, nous n'aborderons jamais la vraie question. Et c'est le cas avec la technique. Notre interrogation doit pousser à un radicalisme, que nous avons à charge d'assumer. Comment cette chose fort étrange, ce fait absolu de la technique, ce faire de la technique de l'homme peut-il exister dans l'univers ? Si nous tentons sérieusement d'esquisser une réponse, nous devons nous résoudre à plonger dans des profondeurs inéluctables.

Dès lors, nous constatons que le fait suivant se produit dans l'univers : une entité, l'homme, se voit obligé, s'il veut exister, d'être dans une autre entité, le monde ou la nature. Voyons bien : cet être l'un dans l'autre - l'homme dans le monde - pouvait prendre l'une de ces trois tournures :

1. Que la nature offrît à l'homme de grandes facilités pour y séjourner. Ceci signifiait que l'être de l'homme et du monde coïncidaient pleinement ou, et cela reviendrait au même, que l'homme était un être naturel. Il en va ainsi de la pierre, de la plante, probablement de l'animal. Si tel était le cas, l'homme n'aurait pas de besoins, il ne manquerait de rien, ne serait pas dans le besoin. Ses désirs ne se différencieraient pas de leur satisfaction. Il ne désirerait rien d'autre que ce qui se trouve tel quel dans le monde, ou vice versa, ce qu'il désirerait serait présent *ipso facto*, comme dans les contes de fées. Une telle entité ne parviendrait pas à percevoir le monde comme distinct de lui, étant donné que celui-ci ne lui offrirait pas de résistance. Aller de par le monde équivaldrait à aller à l'intérieur de soi-même.

2. Mais l'inverse pourrait se produire. Que le monde opposât à l'homme de grandes difficultés ou, ce qui revient au même, que l'être de l'homme et celui du monde fussent totalement antagoniques. Dans ce cas, l'homme ne pourrait séjourner dans le monde, ni même y demeurer une fraction de seconde. Ce que nous appelons vie humaine n'existerait pas, ni, par conséquent, la technique.

3. La troisième possibilité est celle qui a effectivement lieu : l'homme, devant être dans le monde, découvre que celui-ci est une toile intriquée, faite de facilités et de difficultés. Presque tout en lui entraîne potentiellement l'une ou l'autre. La terre le soutient par sa solidité et lui permet de s'étendre pour se reposer ou courir lorsqu'il doit fuir. Celui qui fait naufrage ou tombe d'un toit prend conscience de cette chose si modeste parce qu'habituelle qu'est la solidité de la terre. Mais la terre est aussi distance ; peut-être qu'une grande étendue de terre le sépare de la fontaine lorsqu'il est assoiffé, et parfois la terre s'incline ; elle est une côte pénible qu'il faut gravir. Ce phénomène radical, peut-être le plus radical de tous - à savoir que notre existence consiste à rencontrer autant de facilités que de difficultés -, donne son caractère ontologique particulier à la réalité que nous appelons vie humaine, à l'être de l'homme.

S'il ne bénéficiait d'aucune facilité, être dans le monde lui serait impossible, c'est-à-dire que l'homme n'existerait pas et on ne se poserait pas de question. Puisqu'il peut s'appuyer sur certaines facilités, il en résulte qu'il lui est possible d'exister. Mais comme il rencontre aussi des difficultés, cette possibilité est constamment perturbée, niée, mise en danger. D'où le fait que l'existence de l'homme, son être dans le monde, n'est pas un être-là passif, mais qu'il a, avec force et constance, à lutter contre les difficultés qui s'opposent à ce que son être s'y loge. Remarquez que la pierre reçoit son existence toute faite, elle n'a pas à lutter pour être ce qu'elle est : une pierre dans le paysage. Mais exister pour l'homme équivaut à combattre incessamment les difficultés que lui oppose son environnement ; par conséquent, c'est devoir à tout moment créer sa propre existence. Nous dirions donc que la possibilité abstraite d'exister est offerte à l'homme, mais non la réalité. C'est à lui de la conquérir, minute par minute : l'homme doit gagner sa vie, non seulement économiquement mais aussi sur le plan métaphysique.

Et tout cela pourquoi ? À l'évidence - je me répète -, parce que l'être de l'homme et l'être de la nature ne coïncident pas pleinement. Apparemment, l'être de l'homme présente l'étrange

condition d'être pour partie affilié à la nature, mais il est en même temps naturel et extranaturel, sorte de centaure ontologique, dont la moitié est en effet immergée dans la nature, pendant que l'autre la transcende. Dante dirait qu'il est en elle comme les barques amarrées au littoral, la moitié de la quille sur la plage et l'autre sur la côte. Ce qu'il a de naturel se réalise par soi-même : cela ne fait pas un pli. Raison pour laquelle il ne le ressent pas comme son être authentique. Par contre, sa part extranaturelle n'est pas simplement réalisée mais consiste, pour l'instant, en une simple prétention à être, en un projet de vie. Là réside notre être véritable, ce que nous appelons notre personnalité, notre moi. N'interprétons pas cette part extranaturelle et antinaturelle de notre être à l'aune de l'ancien spiritualisme. Les angelots ne m'intéressent pas pour le moment, ni même ce qu'on a appelé esprit, idée confuse chargée de reflets magiques.

En vous y penchant un peu, vous découvrirez que ce que vous appelez votre vie n'est rien d'autre que la quête visant à réaliser un projet ou un programme d'existence déterminé. Et votre "moi", celui de chacun, ne diffère en rien de ce programme imaginaire. Tout ce que vous faites, vous le faites au service de ce programme. Et si vous m'écoutez actuellement, c'est parce que vous croyez, d'une manière ou d'un autre, que cela vous sert pour arriver à être, intimement et socialement, ce moi que chacun d'entre vous sent qu'il doit être, qu'il veut être. Ainsi, l'homme est avant tout sans réalité corporelle ou spirituelle ; il est un programme en tant que tel ; par conséquent ce qui n'est pas encore, mais qui aspire à être. On dira qu'il ne peut y avoir de programme sans qu'il ne soit pensé par quelqu'un, sans idée, esprit, âme, peu importe la manière de l'appeler. Je ne peux en discuter plus avant car cela m'embarquerait dans un cours de philosophie. Je ne peux que faire cette observation : même si le programme ou projet de devenir un grand financier doit être envisagé en idée, *être ce projet* n'équivaut pas à être cette "idée". Je conçois sans difficulté cette idée et pourtant, je suis très loin d'être ce projet.

Voici la terrible condition, sans égale, de l'être humain, qui le rend unique dans l'univers. Imaginez à quel point c'est étrange et désarçonnant. Une entité dont l'être consiste non pas en ce qu'il est déjà, mais en ce qu'il n'est pas encore, un être qui consiste en ne pas encore être. Le reste de l'univers consiste en ce qu'il est déjà. L'astre est ce qu'il est déjà, ni plus ni moins. Tout ce dont la manière d'être consiste à être ce qu'il est déjà et en lequel, par conséquent, sa potentialité coïncide avec sa réalité, ce qu'il peut être avec ce qu'il est effectivement déjà, nous l'appelons chose. La chose a son être déjà donné et réalisé.

En ce sens, l'homme n'est pas une chose mais une prétention, la prétention d'être ceci ou cela. Chaque époque, chaque peuple, chaque individu module différemment la prétention générale humaine.

Je pense qu'à présent l'ensemble des termes du phénomène radical qu'incarne notre vie sont compris. Exister revient pour nous à se retrouver tout d'un coup à devoir prétendre que nous sommes dans une circonstance déterminée. On ne nous permet pas de choisir à l'avance le monde ou la circonstance dans laquelle nous devons vivre, et on se retrouve, sans notre consentement préalable, submergé dans un environnement, dans un monde qui est celui d'ici et maintenant. Ce monde ou cette circonstance dans laquelle je me trouve immergé ne se limite pas seulement au paysage qui m'entoure, mais aussi à mon corps et à mon âme. Je ne suis pas mon corps ; je me retrouve avec lui, et me dois de vivre avec lui, qu'il soit sain ou malade, mais je ne suis pas non plus mon âme : je me retrouve aussi avec elle et dois m'en servir pour vivre, bien que parfois elle me desserve en faisant preuve de peu de volonté ou d'aucune mémoire. Corps et âme sont des choses, et moi je n'en suis pas une, mais plutôt un drame, une lutte pour arriver à être ce que je dois être. En raison de son caractère particulier, la prétention ou le programme que nous sommes opprime ce monde qui nous entoure, et celui-ci répond à cette pression en l'acceptant ou en y résistant, c'est-à-dire en aidant notre prétention en certains points et en l'entravant en d'autres.

Je peux maintenant exprimer ce qui auparavant n'aurait pas été bien compris. Ce que nous appelons nature, circonstance ou monde n'est à l'origine que le simple système de facilités et de difficultés auquel l'homme-programmatique est confronté. Ces trois noms - nature, monde, circonstance - sont déjà des interprétations de ce que l'homme initialement rencontre et qui ne constitue qu'un complexe de facilités et de difficultés. En particulier "nature" et "monde", deux concepts qualifiant ce à quoi ils font référence comme quelque chose qui est là-bas, qui existe en soi, indépendamment de l'homme. Il en va de même pour le concept de "chose", renvoyant à ce qui possède, indépendamment de l'homme et en soi, un être déterminé et fixe. Mais, je le répète, tout ceci constitue déjà une réaction intellectuelle interprétative à ce qui nous entoure originellement. Et ce que nous rencontrons primitivement ne détient pas un être à part et indépendant de nous, mais exacerbe sa consistance en étant facilité ou difficulté, par conséquent, par sa relation avec notre prétention. Et ce n'est qu'en fonction de celui-ci que quelque chose

devient facilité ou difficulté. Et ces facilités et difficultés qui intègrent l'environnement direct seront plus ou moins grandes en fonction de notre prétention. Cela explique que le monde diffère pour chaque époque voire aux yeux de chaque homme. La circonstance répond à la spécificité de notre programme personnel, spécificité dynamique qui l'opresse par l'intermédiaire d'une autre spécificité composée de facilités et de difficultés particulières. Évidemment, le monde n'est pas le même pour un commerçant que pour un poète : là où celui-ci trébuche, l'autre nage comme un poisson dans l'eau : ce qui répugne à l'un réjouira l'autre. Il ne fait aucun doute que leurs mondes présentent des points communs : ceux qui répondent à la prétention générique de l'homme en tant qu'espèce. C'est plus précisément parce que l'être de l'homme ne lui est pas donné mais demeure une pure possibilité imaginaire, que l'espèce humaine fait preuve d'une instabilité et d'une variabilité sans commune mesure avec celles des espèces animales. En somme, les hommes sont particulièrement inégaux, ce qui va à l'encontre de ce que les égalitaristes des deux derniers siècles affirmaient et que continuent de déclarer les rétrogrades d'aujourd'hui.

## V. La vie comme fabrication d'elle-même

1V

### LA VIE COMME FABRICATION

D'ELLE-MÊME.

TECHNIQUES ET DÉSIRS.

SELON cette perspective, la vie humaine, l'existence de l'homme apparaît comme formellement et essentiellement problématique. Pour les autres entités de l'univers, exister ne l'est pas - car existence signifie effectivité, réalisation d'une essence - ; par exemple que "l'être taureau" se révèle, et ait lieu. Or le taureau, s'il existe, existe déjà en étant taureau. À l'inverse, exister pour l'homme n'implique pas simplement exister en tant que tel, mais également la possibilité qui lui est offerte d'y parvenir et l'effort à fournir à cette fin. Qui, parmi vous, sent en effet qu'il aurait dû être, qu'il devrait être, qu'il souhaiterait être ? Ainsi, à la différence de tout le reste, l'homme, en existant, doit accomplir son existence, résoudre le problème pratique que pose la réalisation de son programme qui, par ailleurs, le constitue. Sans quoi notre vie ne serait qu'une simple tâche à accomplir et un travail continu. La vie de chacun d'entre nous ne nous est pas donnée toute faite, offerte, mais comme quelque chose à accomplir. Elle donne beaucoup à faire ; et n'est rien d'autre que cette activité qu'elle impose à chacun, et une activité, je le répète, n'est pas une chose mais quelque chose d'actif qui transcende tout le reste. Car, dans le cas des autres êtres, quelque'un ou quelque chose est déjà censé agir : mais il advient ici que, pour être, il faille justement agir, qu'être tient à cet agissement. L'homme, qu'il le veuille ou non, doit se faire lui-même, s'auto-fabriquer. Il n'est pas malvenu de le formuler ainsi. Cela met en exergue que l'homme, à la racine même de son essence, joue avant tout le rôle de technicien. Pour lui, vivre revient d'abord à s'efforcer de rendre présent ce qui ne l'est pas encore ; à savoir, lui, lui-même, profitant pour cela de ce qu'il y a ; en somme, il est production. Je veux dire par là que la vie n'est pas fondamentalement, comme on l'a cru pendant bien des siècles, contemplation, pensée, théorie. Non, elle est production, fabrication, et seulement parce que celles-là l'exigent ; à la suite de quoi elle est pensée, théorie et science. Vivre..., c'est-à-dire trouver les moyens pour réaliser le programme que l'on incarne. Le monde, la circonstance, se présente comme le premier matériau et comme machine potentielle. Puisque, pour exister, il doit être dans le monde, et que celui-ci ne réalise pas son être mais lui oppose des difficultés, l'homme se résout à chercher la machine cachée qu'il renferme pour le servir. L'histoire de la pensée humaine se réduit à la série d'observations faites par l'homme pour mettre au jour, découvrir, cette possibilité de machine que le monde, en sa matière, porte de manière latente. Il s'ensuit que l'invention technique est aussi appelée découverte. Et ce n'est pas un hasard si, comme nous le verrons, la technique par antonomase, la pleine maturité de la technique, débuta vers 1600 ; au moment exact où, dans sa pensée théorique du monde, l'homme en arriva à le concevoir en tant que machine. La technique moderne prend forme avec Galilée, Descartes, Huygens : en somme, avec les créateurs de l'interprétation mécanique de l'univers. Avant cela, on pensait le monde corporel comme une entité mécanique dont l'être ultime se voyait constitué de pouvoirs spirituels, plus ou moins volontaires ou incoercibles. En revanche, le monde, comme pur mécanisme, est la machine des machines.

Il est donc fondamentalement erroné de croire que l'homme ne serait qu'un animal, d'aventure doué de talent technique, ou, autrement dit, que si nous dotions par magie l'animal du don de la technique, il deviendrait homme. La vérité est tout autre, car la tâche de l'homme diffère considérablement de celle de l'animal, une tâche extranaturelle. Il ne peut, contrairement à celui-ci, consacrer son énergie à satisfaire ses besoins fondamentaux, mais il doit assurément l'économiser pour pouvoir vaquer avec eux à l'œuvre improbable de réaliser son être dans le monde.

Voici pourquoi l'homme émerge en même temps que la technique. L'espace, plus ou moins grand, que celle-ci lui ouvre dans la nature est l'alvéole dans laquelle il peut loger son être excentrique. C'est pour cela que j'insistais hier sur le fait que le sens et la cause de la technique lui sont externes, résident dans l'emploi que l'homme réserve à son énergie inoccupée, libérée par cette dernière. Telle est la mission initiale de la technique : affranchir l'homme pour qu'il puisse vaquer à être lui-même.

Les Anciens divisaient la vie en deux domaines : l'un appelé *otium*, le loisir, qui n'est pas la négation de l'être mais qui s'emploie à être la part humaine de l'homme, et dans lequel ils

incluaient le commandement, l'organisation, les rapports sociaux, les sciences, les arts. L'autre domaine, qui compte les efforts pour satisfaire les besoins élémentaires, tout ce qui rend possible cet *otium*, ils l'appelaient le *nec-otium*, signalant ainsi son caractère négatif pour l'homme.

Au lieu de vivre au gré du hasard et de gaspiller ses efforts, l'homme doit agir selon un plan pour s'assurer une sécurité vis-à-vis des exigences naturelles, et les dominer au maximum. C'est, selon le bon vouloir de Dieu, de l'oiseau du bon Dieu, par exemple, son faire technique face au faire de l'animal.

Toutes les activités humaines qui ont spécialement reçu ou méritent le nom de technique ne sont rien d'autre que des spécifications, précisions de ce caractère général d'auto-fabrication propre à notre vivre.

Si notre existence n'était pas, dès le début, l'inévitable construction, à l'aide du matériau de la nature, de la prétention extranaturelle qu'est l'homme, aucune de ces techniques n'existerait. Le fait absolu, le phénomène total de l'univers que représente la technique, ne se révèle que dans cette combinaison étrange, pathétique, dramatique, métaphysique de deux entités hétérogènes - l'homme et le monde - qui se voient contraintes de s'unifier de sorte que l'une d'entre elles, l'homme, parvienne à insérer son être extra-mondain dans l'autre, à savoir le monde. Ce problème, quasi d'ingénieur, est l'existence humaine.

Et pourtant, ou pour cette raison, la technique n'est pas à proprement parler première. Elle va s'ingénier et, en exécutant la tâche qu'est la vie, réussir, dans la mesure de ses limites bien entendu, à participer à la réalisation du programme humain. Mais elle n'en définit pas le programme : je veux dire que la finalité à laquelle la technique doit parvenir lui est au préalable fixée. Le programme vital est pré-technique. Le technicien, ou la capacité technique de l'homme, a pour mission d'inventer les procédés les plus simples et sûrs pour répondre aux besoins de l'homme. Mais ceux-ci, comme nous l'avons vu, sont aussi une invention ; ils sont ce qu'en chaque époque, peuple ou personne l'homme prétend être ; il existe donc une première invention pré-technique, l'invention par excellence, à savoir le désir originel.

Ne croyez pas que désirer soit chose facile. Observez l'angoisse spécifique dont souffre le nouveau riche. Il a entre ses mains la possibilité de parvenir à l'accomplissement de ses désirs, mais il se retrouve incapable de savoir désirer. Il ne désire rien en son for intérieur, il est incapable d'orienter par lui-même son appétit et de choisir parmi les innombrables choses offertes par son environnement. Raison pour laquelle il cherche un intermédiaire qui l'oriente, et il le trouve dans les désirs dominants des autres. Voici pourquoi ce que le nouveau riche achète en premier est une automobile, un pianola et un phonographe. Il a chargé les autres de désirer pour lui. À l'image du topique de la pensée - qui consiste en l'idée non pensée originellement par celui qui la pense mais seulement répétée, aveuglément, machinalement réitérée -, il existe un désir topique, qui est plutôt la fiction et le simple geste de désirer.

Il en est de même dans la sphère du désirer qui se rapporte à ce qui est déjà là, aux choses que nous avons dans notre horizon avant de les désirer. Imaginez à quel point le désir proprement créateur s'avère difficile, celui qui postule l'inexistant, qui anticipe ce qui est encore irréel. En définitive, les désirs liés aux choses évoluent toujours selon le profil d'homme que nous désirons être. Celui-ci est, par conséquent, le désir radical, source de tous les autres. Et lorsque quelqu'un se voit incapable de se désirer lui-même car incertain du soi-même à réaliser, il en vient à n'éprouver que des pseudo-désirs, des spectres d'appétits sans sincérité ni vigueur.

Peut-être que la maladie fondamentale dont souffre notre époque correspond à une crise des désirs, et ce serait pour cela que toute la fabuleuse potentialité de notre technique nous semble vaine. Cela commence à apparaître aujourd'hui, mais déjà en 1921, j'eus l'idée d'annoncer ce fait grave : "l'Europe pâtit d'une exténuation de sa faculté de désir" (*España invertibrada [L'Espagne invertébrée]*). Et cette obnubilation du programme vital entraînera un arrêt ou un retour en arrière de la technique qui ne saura à qui, à quoi servir. Telle est la situation incroyable à laquelle nous sommes parvenus et qui confirme l'interprétation ici soutenue : le domaine, à savoir le répertoire sur lequel l'homme compte aujourd'hui pour vivre, est non seulement incomparablement supérieur à celui dont il a pu bénéficier jusqu'ici (les forces créées par la technique équivalent à 2,5 milliards d'esclaves, c'est-à-dire deux serviteurs pour chaque civilisé), mais nous avons par ailleurs pleinement conscience de leur surabondance. Malgré cela, le malaise demeure énorme, car l'homme actuel ne sait pas quoi être, l'imagination lui fait défaut pour inventer le scénario de sa propre vie.

Pourquoi ? Ah ! Ceci n'est pas du ressort de cet essai. Nous nous interrogerons seulement sur ce qui dans l'homme, ou quel type d'hommes sont les spécialistes du programme vital ? Le poète, le philosophe, le fondateur de religion, le politicien, le découvreur de valeurs ? Ne le décidons pas ;

il est déjà suffisant de remarquer que le technicien les présuppose et que ceci explique une différence de rang qui a toujours existé et contre laquelle il est vain de protester.

Peut-être cela entretient-il un lien avec le fait extrêmement étrange que la technique est presque toujours anonyme, ou du moins que ses créateurs ne jouissent pas de la renommée dont ont toujours bénéficié d'autres hommes. Le moteur à explosion est l'une des plus formidables inventions de ces soixante dernières années. Eh bien, voyons combien parmi vous, n'exerçant pas une profession technique, se souviennent, à cet instant précis, de la liste des noms illustres portés par ses inventeurs ?

Il est de ce fait fort improbable que se constitue une "technocratie". Par définition, le technicien ne peut en dernière instance commander, diriger. Son rôle est magnifique, vénérable, mais irrémédiablement de second plan.

Résumons :

La réforme de la nature ou technique, comme tout changement ou mutation, est un mouvement à deux termes, *a quo* et *ad quem*. *A quo* est la nature, telle qu'elle se trouve là. Pour la modifier, il faut fixer l'autre terme, auquel on la conformera. *Ad quem* correspond au programme vital de l'homme. Comment appellerions-nous sa réalisation complète ? Sans aucun doute bien-être de l'homme, bonheur. Et c'est ainsi que nous bouclons la boucle de toutes les considérations énoncées dans les leçons précédentes.

VI. Le destin extranaturel de l'homme  
VI  
LE DESTIN EXTRANATUREL DE L'HOMME.  
PROGRAMMES D'ÊTRE  
QUI ONT DIRIGÉ L'HOMME.  
L'ORIGINE DE L'ÉTAT TIBÉTAIN.

DANS les leçons précédentes, j'ai essayé de suggérer les présupposés qui devraient se retrouver dans l'univers pour qu'y apparaisse ce que nous appelons la technique. En d'autres termes, la technique suppose tout ce que nous avons énoncé, à savoir qu'il y ait une entité dont l'être consisterait en ce qu'il n'est pas encore, en un simple projet, prétention ou programme de l'être et que par conséquent cette entité doive s'affairer à sa propre réalisation. Pour y parvenir, elle nécessite des éléments réels, à l'instar de l'artiste qui ne peut réaliser la statue imaginée sans matière solide dans laquelle la modeler. La matière - l'élément réel dans et avec lequel l'homme *peut* réussir à être ce qu'il est en son projet, est le monde. Celui-ci lui offre la possibilité d'exister mais lui oppose aussi de grandes difficultés pour y parvenir. Dans de telles dispositions, la vie ressemble presque à un problème d'ingénierie : il s'agit de tirer parti des facilités offertes par le monde pour surmonter les difficultés qui s'opposent à la réalité de notre programme. C'est dans cette condition radicale de notre vie que s'enracine le fait de la technique.

Une formule si abstraite pourrait s'avérer peu compréhensible. Car ce programme extranaturel que nous affirmons être l'homme et au service duquel s'affaire la technique a quelque chose de mystique et d'irréalisable. Toutefois, l'énumération rapide que j'ai faite de quelques-uns des nombreux programmes vitaux auxquels l'homme a historiquement consacré son être, a en partie éclairé la question : le bodhisattva hindou, l'homme agonale de la Grèce aristocratique du VI<sup>e</sup> siècle, le bon républicain de Rome et le stoïcien de l'époque de l'Empire, l'ascète médiéval, l'hidalgo du XVI<sup>e</sup> siècle, l'*homme de bonne compagnie*\* de France, la *schöne Seele* de la fin du XVIII<sup>e</sup> en Allemagne ou le *Dichter und Denken* du début du XIX<sup>e</sup>, le gentleman de 1850 en Angleterre, etc.

Il ne m'est pas permis de m'adonner au travail subjectif de chercher à découvrir le profil, et sa pression sur le monde, propre à chacune de ces manières d'être de l'homme.

Je me contenterai uniquement de souligner ce qui me semble une évidence. Le peuple chez qui prédomine l'idée qu'être bodhisattva correspond à l'être véritable de l'homme ne peut donner naissance à la même technique que celui qui aspire à être *gentleman*. Être bodhisattva implique, au demeurant, de croire qu'exister dans ce monde de simples apparences équivaut précisément à ne pas réellement exister. L'existence véritable consiste pour lui à ne pas être individu, morceau particulier de l'univers, mais à se fondre dans le Tout et disparaître en lui. En conséquence de quoi le bodhisattva aspire à ne pas vivre ou à vivre le moins possible. Il réduira sa nourriture au minimum ; mauvais pour la technique liée à l'alimentation ! Il recherchera l'immobilité maximale pour se recueillir dans la méditation, unique véhicule qui permette à l'homme d'atteindre l'extase, c'est-à-dire de mener une vie en dehors de ce monde. Il est peu vraisemblable qu'il invente l'automobile, cet homme qui ne veut pas bouger. En revanche, il suscitera toutes ces techniques, celles de l'extase, qui nous sont tellement lointaines, à nous Européens, comme le sont celles des fakirs et des yogis, et qui ne provoquent pas de réformes dans la nature matérielle, mais dans le corps et la psyché de l'homme. Par exemple, la technique de l'insensibilité et la catalepsie, de la concentration, etc. Voilà, en ce qui concerne mon avertissement : la technique est fonction de la variabilité du programme humain. D'autre part, on voit désormais clairement à quel point l'homme, dans l'une de ses dimensions, dispose d'un être extranaturel, ce que nous n'avions jusqu'ici que pressenti.

Il est évident qu'exister comme méditant et comme extatique, vivre précisément en non-vivant, en constante recherche d'effacement du monde et de l'existence même, n'est pas un mode d'exister naturel. Être bodhisattva implique, en principe, de ne pas manger, ne pas bouger, ne pas être sexualisé, ne ressentir ni plaisir ni douleur ; être, par conséquent, la négation vivante de la nature. Raison pour laquelle il s'agit d'un exemple drastique de l'extranaturalité de l'être humain et de la difficulté de sa réalisation au sein de la nature. Ceci demande une préadaptation de celle-ci qui laisserait la place à une qualité d'être qui lui serait radicalement contraire. Mais l'explication naturaliste de l'humain émergera ici, soutenant que la relation entre le projet d'être et la technique est inverse à celle que je propose, à savoir que c'est le projet qui suscite la

technique, qui à son tour réforme la nature. On nous dira tout le contraire : en Inde, le climat et le sol favorisent particulièrement la vie, au point que l'homme ait à peine besoin de bouger et de s'alimenter. Ce sont donc bien le climat et le sol qui préforment ce type de vie bouddhique. Et ceci est probablement la première chose qui, dans cet essai, sera agréable à l'oreille des hommes de science qui m'écoutent.

Mais je peux à présent déstabiliser le naturaliste imaginaire qui contesterait cette toute petite satisfaction. Non, il existe bien une relation entre climat et sol d'un côté et programme d'humanité de l'autre, mais elle diffère complètement de celle que l'explication antérieure présentait. Je n'exposerai pas maintenant de laquelle, selon moi, il s'agit ; je vais pour une fois m'abstenir de raisonner et, à la place, opposer au prétendu fait que l'objecteur présumé a avancé, un autre fait positif qui mettra fin à cette explication.

Si ce sont le climat et la terre de l'Inde qui expliquent son bouddhisme, on ne comprend pas pourquoi la région bouddhiste par excellence est aujourd'hui le Tibet. Car son climat et sa terre sont l'antithèse de la région du Gange ou du Ceylan. Les hauts plateaux situés derrière l'Himalaya figurent parmi les lieux les plus âpres et inhospitaliers de la planète. Des vents furieux dominent ces plaines immenses, ces vallées extrêmement vastes, traversées par des tempêtes et des glaces une bonne partie de l'année. Cela explique que seules des hordes transhumantes, agitées et bourruées, en conflit permanent les unes avec les autres, y vivaient. Elles s'abritaient sous des tentes en peau, issue des grands ovins altaïques. Jamais un État ne put s'y former. Et voici qu'un jour, quelques missionnaires bouddhistes franchirent les sublimes cols de l'Himalaya et convertirent quelques-unes de ces hordes à leur religion. Mais le bouddhisme, encore plus essentiellement que n'importe quelle autre religion, est une affaire de méditation. Aucun dieu ne se charge d'y sauver l'homme. Il doit se sauver lui-même par le biais de la méditation, de la prière. Comment méditer au beau milieu des rigoureuses intempéries tibétaines ? Il fallut construire des couvents de chaux et de mortier, les premiers édifices jamais élevés. La maison apparaît au Tibet, non pour simplement y vivre, mais pour y prier. Or, au cours des conflits qui accablaient traditionnellement ce pays, les hordes bouddhistes finissaient parfois par s'abriter dans leurs couvents, leur attribuant par là même une fonction guerrière et offrant à leurs possesseurs un avantage sur les non-bouddhistes. En somme, le couvent, faisant office de château, permit la fondation de l'État tibétain. Ici, ce ne sont pas le climat et la terre qui engendrèrent le bouddhisme mais, à l'inverse, le bouddhisme en tant que nécessité humaine, c'est-à-dire non nécessaire, qui modifia le climat et la terre par le biais de la technique de la construction.

Cela illustre au passage la solidarité existant entre les techniques ; je veux dire la facilité avec laquelle un artefact conçu pour servir à une finalité déterminée dérive vers d'autres usages. Nous avons vu plus haut comment l'arc primitif, probablement musical, se convertit en arme de chasse et de combat. Il en va de même de Tyrtée, ce général ridicule que les Athéniens confièrent aux Spartiates. Âgé et boiteux, il était également la risée de la jeunesse avant-gardiste de l'Attique en raison du style vieillot de ses élégies. Mais il suffit qu'il arrive à Sparte pour que les Lacédémoniens, démoralisés, commencent à gagner toutes les batailles. Pourquoi ? Au demeurant, pour une raison technique de tactique. Les élégies de Tyrtée étaient composées dans un rythme archaïque qui, par sa clarté et sa prononciation, facilitait l'unité de la marche et du mouvement de la phalange. Voici une technique poétique qui se mue en un ingrédient créatif de la technique militaire.

Mais ne nous égarons pas. Nous essayions brièvement de confronter la situation de l'homme lorsqu'il a pour projet d'être bodhisattva avec celle de l'homme qui se propose d'être *gentleman*. L'opposition est radicale. Il suffit pour s'en rendre compte que nous relevions quelques traits constitutifs du *gentleman*. Avant cela, il convient de noter que le *gentleman* n'est pas l'aristocrate. Il ne fait aucun doute que ce mode d'être fut principalement le fait des aristocrates anglais, mais inspirés par ce qui les différencie de toutes les autres classes nobles, fermées sur elles-mêmes et ne daignant se consacrer qu'à un certain type d'occupations – guerre, politique, diplomatie, sport et haute direction de l'économie agricole. L'aristocrate anglais, pour sa part, accepte depuis le XVI<sup>e</sup> siècle la lutte sur le terrain économique du commerce, de l'industrie et des carrières libérales. Ces activités devenant à partir de ce moment-là constitutives de l'histoire, il fut le seul à se maintenir sur la brèche de la pleine efficacité, condition de survie de la classe qu'il représentait. De là la création à partir du XIX<sup>e</sup> siècle d'un prototype d'existence – le *gentleman* – valable pour tout le monde. Le bourgeois et l'ouvrier peuvent, dans une certaine mesure, être *gentleman* ; peut-être même que, quoi qu'il puisse se passer à l'avenir, la possibilité actuelle pour l'ouvrier même le plus modeste d'Angleterre d'incarner dans son domaine un *gentleman*, restera

l'une des merveilles de l'histoire. Ce mode d'être n'implique donc aucun aristocratie. L'aristocrate continental de ces quatre derniers siècles est avant tout un héritier : l'homme qui a reçu d'importants moyens pour vivre et qui n'a pas eu à lutter tout au long de son existence pour les conquérir. Le *gentleman* en tant que tel n'est pas un héritier ; au contraire, il est censé lutter dans la vie, exercer toutes les professions et offices, surtout d'ordre pratique (le *gentleman* n'est pas un intellectuel), et c'est précisément dans cette lutte qu'il doit être *gentleman*. Le pôle opposé au gentleman est le *gentilhomme*\* de Versailles et le *Junker* allemand.

VII. Le type "gentleman"  
1VII  
LE TYPE "GENTLEMAN".  
SES EXIGENCES TECHNIQUES.  
LE "GENTLEMAN" ET L'"HIDALGO".

MAIS qu'est-ce qu'être *gentleman* ? Le chemin le plus rapide pour le comprendre - puisque nous devons économiser à l'extrême le nombre de mots - se présente à nous si, en exagérant les choses, nous disons : le comportement que l'homme tend à adopter durant les brefs moments pendant lesquels les pénibilités et contraintes de la vie cessent de l'accabler et qu'il se consacre, pour se distraire, à un jeu appliqué au reste de la vie, c'est-à-dire à ce qui est sérieux, à ce qu'il y a de pénible dans la vie ; c'est cela le *gentleman*. Par le biais du paradoxe, on voit ici de façon flagrante dans quel sens le programme vital est extranaturel. Car les jeux et les modes de comportement qu'ils impliquent sont de pures inventions face au type de vie accordé par la nature. Là, même au sein de la vie humaine, les termes s'inversent, et l'homme se voit proposer d'être, dans son existence forcée de lutte avec le milieu, identique à ce qu'il est dans le refuge irréel et totalement inventé de ses jeux et sports.

Or, lorsque l'homme se consacre au jeu, le plus souvent c'est parce qu'il est rassuré quant aux urgences élémentaires de la vie. Jouer constitue un luxe vital et suppose une domination préalable des zones inférieures de l'existence, que celles-ci ne fassent pas pression, que l'esprit, débordant de moyens, dispose d'une grande latitude de sérénité et de calme, sans l'inquiétude et le lourd fardeau qui pèsent sur une petite vie étroite où tout représente un terrible problème. Un tel esprit se complaît dans sa propre flexibilité et s'offre le luxe de jouer loyalement, avec *fair-play*, d'être juste, de défendre ses droits tout en respectant ceux d'autrui, de ne pas mentir. Mentir au jeu revient à le falsifier et donc à ne pas jouer. De la même façon, le jeu représente un effort mais qui, n'étant pas celui imposé par la circonstance du travail auquel pousse l'utilitarisme, repose sur lui-même, libre de cette agitation qui inocule dans le travail la nécessité d'atteindre sa finalité à tout prix.

De là proviennent les manières du *gentleman* ; son esprit de justice, sa véracité, la pleine maîtrise de soi fondée sur la maîtrise préalable de ce qui l'entoure, la claire conscience de son droit personnel en regard d'autrui et d'autrui vis-à-vis de lui ; c'est-à-dire ses devoirs. Pour lui, tricher n'a aucun sens. Il convient de faire correctement ce qui doit être fait, sans se préoccuper de quoi que ce soit d'autre. Le produit industriel anglais se caractérise par ces qualités : tout en lui est bon, solide, fini, la matière première autant que la main d'œuvre. On ne cherche pas à le vendre à tout prix, à l'inverse de la pacotille. Il est bien connu que le fabricant anglais ne s'alignait pas, comme plus tard l'allemand, aux goûts et exigences capricieuses des clients. Bien au contraire, il attendait avec le plus grand flegme que le client s'accommodât de son produit. Il ne se contentait pas de faire de la publicité qui rime toujours avec fausseté, jeu sale et rhétorique. Bonne marchandise se recommande d'elle-même. De même en politique : pas de phrases, de mascarades, de provocation abjecte infectée de démagogie - aucune intolérance -, peu de lois, car une fois écrites elles deviennent l'empire des vaines paroles qui, comme elles ne sauraient être appliquées à la lettre, condamnent à l'indécence du gouvernement qui falsifie sa propre loi. Un peuple de *gentlemen* n'a pas besoin de constitution ; c'est pourquoi l'Angleterre s'en est rigoureusement très bien passée, etc.

Comme on le voit, le *gentleman*, contrairement au bodhisattva, veut vivre avec intensité dans ce monde et le plus individuellement possible, se centrer sur lui-même et se nourrir d'un sentiment d'indépendance vis-à-vis de tout. Au ciel, être *gentleman* serait insensé, parce que l'existence même s'y résumerait effectivement au délice d'un jeu. Le *gentleman* aspire à être un bon joueur dans l'âpreté mondaine, dans ce qu'il y a de plus rude dans la rude réalité. Par conséquent, l'élément principal et, pour ainsi dire, l'atmosphère de l'être *gentleman*, réside dans un sentiment fondamental d'aisance vitale, de maîtrise absolue de la circonstance. Si celle-ci asphyxie, il est impossible de s'élever jusqu'à la *gentlemanerie*\*. Cet homme qui aspire à faire de l'existence un jeu et un sport est tout sauf naïf ; c'est précisément parce qu'il désire cela qu'il sait que la vie est quelque chose de dur, de sérieux et de difficile. Il s'emploiera tout entier à s'assurer de la maîtrise de la circonstance - de la matière - et des hommes. Devenant ainsi le grand technicien et le grand politicien. Son ardeur à être individu et à donner à son destin mondain la grâce d'un jeu a éveillé en lui le besoin de se détacher, même physiquement, des autres et des choses, et de se

consacrer au soin de son corps en ennoblissant ses fonctions les plus humbles.

L'hygiène, le changement de chemise, le bain - depuis les Romains, plus personne ne se lavait en Occident - seront considérés par le *gentleman* avec la plus grande formalité. Qu'on me pardonne de rappeler que le *water-closet* nous vient d'Angleterre. Un homme de type strictement intellectuel n'aurait jamais inventé le *water-closet*, par mépris de son corps. Le *gentleman*, je le répète, n'est pas un intellectuel. Il recherche le *decorum* à tous les niveaux de sa vie : esprit propre et corps propre.

Mais évidemment, tout ceci exige de la richesse ; l'idéal du *gentleman* induit en effet la création d'une énorme richesse supposée. Pour pouvoir respirer et déployer leurs ailes, ses vertus réclament une large marge économique. Et effectivement, le type du *gentleman* n'est apparu qu'au milieu du siècle dernier, alors que l'Anglais jouissait d'une formidable richesse. L'ouvrier anglais peut, dans une certaine mesure, être *gentleman* parce qu'il gagne plus que le bourgeois moyen dans d'autres pays.

Il serait fort intéressant que quelqu'un de doué et familier de longue date avec les affaires anglaises s'occupât d'étudier l'état actuel du système de normes vitales que nous avons appelé *gentleman*. Ces vingt dernières années, la situation économique de l'homme anglais a changé ; il est aujourd'hui beaucoup moins riche qu'au début du siècle. Peut-on être pauvre et *néanmoins* anglais ? Les vertus caractéristiques du *gentleman* peuvent-elles survivre dans un milieu exigü ?

J'ai entendu dire que la décadence du type *gentleman* se remarque particulièrement dans les classes supérieures anglaises, coïncidant avec l'affaiblissement des techniques spécifiques de l'homme britannique et avec la diminution drastique des fortunes aristocratiques. Mais je ne garantis pas au lecteur l'exactitude de ces informations. L'incapacité à percevoir avec précision les phénomènes sociaux dont souffrent jusqu'aux personnes en apparence les plus intelligentes est incommensurable.

Quoi qu'il en soit, il faut commencer à imaginer un type exemplaire de vie qui conserve le meilleur du *gentleman* et soit, en même temps, compatible avec la pauvreté menaçant inexorablement notre planète. Parmi les essais mentaux qu'exécutera le lecteur pour construire cette nouvelle figure, surgira irrémédiablement, comme terme de comparaison, un autre grand profil historique, très proche sous certains traits du *gentleman* mais doté de la capacité de s'épanouir en terre de pauvreté. Je pense à l'"hidalgo". Il se distingue du *gentleman* principalement parce qu'il ne travaille pas, il réduit à l'extrême ses besoins matériels et, par conséquent, ne crée pas de techniques. Il vit dans la misère comme ces plantes du désert qui végètent sans humidité. Mais il n'en reste pas moins incontestable qu'il a su apporter à ces terribles conditions d'existence une solution digne. Par la dimension de la dignité, il se rattache au *gentleman*, son frère plus fortuné.

VIII. Les choses et leur "être"  
VIII  
LES CHOSES ET LEUR "ÊTRE".  
LA PRÉ-CHOSE.  
L'HOMME, L'ANIMAL  
ET LES INSTRUMENTS.  
L'ÉVOLUTION DE LA TECHNIQUE.

J'ai pris ce peu de temps pour développer, quoique très brièvement, les exemples précédents, dans le but de dissiper toute confusion et abstraction dans votre esprit quant à ce programme, cet être extranaturel de l'homme, en la réalisation duquel consiste notre vie, et, par ailleurs, pour montrer, même très vaguement, le rapport fonctionnel entre l'importance ou l'orientation de la technique et le mode d'être homme choisi. Ce problème de vie, de l'être de l'homme, comporte évidemment une ultime dimension strictement philosophique, que j'ai essayé d'é luder dans cet essai. Cela m'oblige à souligner les supposés ou les implications contenues dans le fait technique et qui, bien qu'elles constituent en substance l'essence de la technique, passent le plus souvent inaperçus. L'essentiel réside dans la série des conditions qui la rendent possible - Kant disait "conditions de sa possibilité" et Leibniz, plus sobrement et clairement, ses "ingrédients", ses "conditions requises". Et il est curieux d'observer qu'ordinairement, ces ingrédients les plus authentiques ou "conditions requises" d'une chose sont ceux qui passent inaperçus, auxquels nous tournons le dos, comme s'ils ne constituaient pas l'être le plus profond de la chose. Assurément, certains d'entre vous, qui appartiendraient à un type d'auditeurs dont je ne souhaite pas à présent brosser la psychologie mais pour qui écouter revient à aller chercher ce qu'ils savent déjà, soit en détail, soit approximativement, au lieu de s'ouvrir sans retenue à ce qui viendra, puisqu'ils ont décidé d'écouter et d'autant plus que cela comportera de l'imprévu ; ceux-là, je vous le dis, auront pensé : Bien, mais ceci n'est pas la technique, je n'y vois pas la technique dans sa réalité, qui est en fonctionnement. Ne remarque-t-on pas que pour répondre à la question "qu'est-ce que cela ?", nous la déconstruisons, nous recourons à sa forme, à son fonctionnement, à ses ingrédients, que nous cherchons à isoler et définir ? Il est clair que chacun des ingrédients isolé ne forme pas la chose : celle-ci est le résultat de ses ingrédients, et son fonctionnement dépend de la disparition à nos yeux des ingrédients isolés qui la composent. Pour que nous voyions de l'eau, il est nécessaire que l'hydrogène et l'oxygène deviennent invisibles. La définition d'une chose - énumérer ses ingrédients, ses supposés, ce qu'elle induit pour être - se transforme par conséquent en ce qui serait de l'ordre de la pré-chose. De la sorte, cette pré-chose est l'être de la chose, et ce que l'on doit chercher car elle est déjà là : nul besoin de la rechercher. En revanche, l'être et la définition, la pré-chose, nous montrent la chose en *statu nascendi*, et on ne connaît bien que ce que, dans un sens ou dans l'autre, on voit naître.

Les supposés mis en exergue jusqu'ici ne sont certainement pas les seuls, mais bien les plus radicaux et par là même les plus occultes, ceux qui, en conséquence, passent les plus inaperçus.

Par contre, nous observons tous que si l'homme ne disposait pas d'une intelligence capable de découvrir de nouvelles relations entre les choses qui l'entourent, il n'inventerait pas des instruments et des méthodes avantageuses pour répondre à ses besoins. Puisqu'il s'agit d'une évidence, il n'importait pas de le dire. L'évidence est d'ailleurs telle qu'on en fait fi, et cela induit en erreur : croire qu'il suffit à une entité de comporter un certain type d'activité pour expliquer qu'elle l'exerce. Pourtant, nous croisons fréquemment des hommes dotés d'yeux pour voir et qui, malgré cela, ne voient pas ce qui se passe sous leur nez, tant ils sont absorbés par autre chose. Bien qu'ils puissent voir, ils ne voient pas ; ils n'exercent pas cette activité, car ce qui se passe sous leur nez ne les intéresse pas, au contraire de ce qui se passe en eux. Certains ont du talent pour les mathématiques, mais ne l'exercent pas car cela ne les intéresse pas.

Il ne suffit donc pas de pouvoir faire quelque chose pour le faire, comme il ne suffit pas à l'homme de posséder l'intelligence technique pour que la technique soit. L'intelligence technique est une capacité, mais la technique est l'exercice effectif de cette capacité, qui pourrait très bien se maintenir au repos. Et l'important n'est pas de montrer que l'homme dispose de telle ou telle aptitude pour la technique, mais de comprendre pourquoi elle existe, et ceci s'entend lorsque l'on découvre que l'homme, qu'on le veuille ou non, doit être technicien, peu importe qu'il soit bon ou mauvais. Ce que je me suis attaché à faire au cours des leçons précédentes.

Il coule de source, je le répète, de parler d'intelligence lorsqu'il est question de la technique et

la percevoir avec trop d'empressement comme ce qui sépare l'homme de l'animal. Nous ne pouvons plus aujourd'hui définir l'homme avec la même conviction tranquille qu'il y a un siècle, comme le fait Franklin en le nommant *animal instrumentificum*, *animal tools making*. La capacité de l'animal à produire des instruments élémentaires apparaît de manière plus ou moins problématique non seulement dans les célèbres études de Köhler sur les chimpanzés, mais aussi en de nombreuses autres régions de la psychologie animale. Il importe de noter dans toutes ces observations qu'il semble doté de l'intelligence nécessairement requise pour l'invention de l'instrument. L'insuffisance, ce qui rend impossible à l'animal d'arriver à la maîtrise complète de l'instrument, ne se trouve donc pas dans l'intelligence *stricto sensu*, mais ailleurs au sein de sa condition. Ainsi Köhler montre que l'élément qui fait essentiellement défaut chez le chimpanzé est la mémoire, son incapacité de conserver ce qui lui est arrivé peu avant et, par conséquent, le rarissime matériau offert à son intelligence pour la combinaison créatrice.

Cependant, la différence décisive entre l'animal et l'homme ne réside pas tant dans la divergence primaire découverte en comparant leurs mécanismes psychiques, mais dans les résultats que celle-ci porte en elle et qui confèrent à l'existence animale une structure complètement distincte de l'humaine. Sans un minimum d'imagination, l'animal sera incapable de se former un projet de vie qui ne soit pas la simple répétition de ce qu'il a fait jusque-là. Cela suffit pour différencier radicalement la réalité vitale de l'une et de l'autre entité. Mais si la vie n'est pas réalisation d'un projet, l'intelligence se transforme en une fonction purement mécanique, sans discipline ni orientation. On oublie trop souvent que l'intelligence, aussi vigoureuse soit-elle, ne peut tirer d'elle-même sa propre direction ; elle ne peut donc parvenir à de véritables découvertes techniques. Seule, elle ne sait ce qu'il convient de privilégier parmi les choses infinies qui peuvent "s'inventer" et se perd dans ses multiples possibilités. La capacité technique ne parvient à se constituer que dans le for intérieur d'une entité dont l'intelligence fonctionne au service de l'imagination, non pas technique mais créatrice de projets vitaux.

Dans ce qui a été dit jusqu'ici, une intention en particulier se révèle : celle de réagir à la tendance, aussi spontanée qu'excessive, et dominante à notre époque, de considérer qu'au bout du compte il n'y a véritablement qu'une technique, l'actuelle euro-américaine, et que tout le reste n'en a représenté qu'un rudiment maladroit et un balbutiement. Il me fallait contrecarrer cette tendance et intégrer la technique actuelle parmi bien d'autres dans le panorama extrêmement vaste et multiforme des techniques humaines, relativisant ainsi son sens et montrant qu'à chaque projet et module d'humanité correspond sa technique. Mais une fois cela fait, il me tarde naturellement de mettre en évidence ce que la technique actuelle a de particulier, ce qui en elle provoque justement ce mirage qui, sous des apparences de vérité, nous la présente comme la technique par excellence. Pour bien des raisons, la technique occupe en effet aujourd'hui une place inédite dans le système des facteurs composant la vie humaine. L'importance qui a toujours été la sienne, en plus des raisonnements par lesquels j'ai essayé de le démontrer, transparaîtrait dans le simple fait que lorsque l'historien se retrouve confronté à de vastes périodes temporelles, il se voit dans l'incapacité de les nommer si ce n'est en se référant à la particularité de leur technique. L'âge le plus primitif de l'humanité que l'on puisse distinguer, avec la même incertitude qu'au cœur de la pénombre entre deux points lumineux, est appelé l'âge auroral de la pierre ou éolithique - ensuite vient l'âge de la pierre ancienne et non polie, le paléolithique, l'âge du bronze, etc. Eh bien, il ne serait pas hors de propos de classer notre époque dans cette liste, la qualifiant d'âge, non d'une technique ou d'une autre, mais simplement de la "technique" en tant que telle. Qu'est-il advenu, au cours de l'évolution, de la capacité technique de l'homme pour qu'il soit approprié de désigner formellement une époque comme technique et ce, bien que l'homme ait toujours été technicien ? Cette dénomination dépend évidemment de l'étroitesse de la relation entre l'homme et la technique à un point tel qu'il convient de le préciser, et cette gradation n'a pu se produire que suite à la modification considérable de la fonction technique.

Ainsi, pour prendre conscience de notre technique, il convient de mettre en évidence ses contours particuliers au regard de l'ensemble du passé technique de l'homme ; en somme, il s'agit d'esquisser, quoique très sommairement, les grands changements subis par la fonction technique, en d'autres termes, il serait opportun de définir les grandes étapes de l'évolution de la technique. De cette manière, en effectuant quelques coupures dans le passé ou en passant quelques jalons, ce passé confus acquerra de la perspective et du mouvement ; il nous laissera voir d'où, de quelles formes est venue et vers où, à quelles formes, est parvenue la technique.

IX. Les étapes de la technique  
IX  
LES ÉTAPES DE LA TECHNIQUE.

LA question s'avère difficile et j'ai longuement hésité avant de choisir l'un ou l'autre des principes à partir desquels nous pourrions distinguer ces étapes. Il nous faut bien sûr rejeter celui qui serait trop évident : segmenter l'évolution en se fondant sur l'apparition de telle ou telle invention jugée capitale et caractéristique. Tout ce que je dis dans cet essai conspue l'erreur commune qui juge de l'importance de telle ou telle invention au sein de la technique. Quelle serait celle de grande envergure que l'on pourrait faire émerger de l'énorme masse de l'ensemble de la technique d'une époque ? L'important réside dans ce qu'elle est dans son mode général, ce qui peut indiquer un changement ou une avancée substantielle. Mesurée à l'aune des dimensions gigantesques de l'évolution dans son ensemble, aucune invention ne revêt, en dernière instance, de l'importance. De plus, nous avons déjà observé que d'excellentes techniques se perdent suite à leur aboutissement, disparaissent définitivement - jusqu'à ce jour - ou obligent à leur redécouverte. Par ailleurs, il ne suffit pas d'inventer quelque chose à une certaine date et en un certain lieu pour que l'invention dégage sa véritable signification technique. La poudre et l'imprimerie, deux des principales inventions, existaient en Chine des siècles avant de prouver leur profonde utilité. Il fallut attendre le XV<sup>e</sup> siècle en Europe, probablement en Lombardie, pour voir la poudre acquérir une importance historique, en même temps que l'imprimerie en Allemagne. Compte tenu de ces éléments, à quand daterions-nous l'invention de ces deux techniques ? Évidemment, elles ne passent le seuil de l'efficacité historique qu'une fois intégrées au corps général de la technique à la fin du Moyen Âge et inspirées par le programme vital du moment. La poudre comme arme à feu et l'imprimerie sont exactement contemporaines de la boussole et du compas : ces quatre techniques, comme on vient de le préciser, appartiennent à un même style, particulièrement caractéristique de cette époque comprise entre le gothique et la Renaissance qui culminera avec Copernic. Observez que ces quatre inventions parviennent à rapprocher l'homme de ce qui lui est éloigné - elles forment la technique de l'*actio in distans*, fondement de la technique actuelle. Le canon permet le contact immédiat avec les ennemis lointains ; la boussole et le compas avec l'astre et les points cardinaux ; quant à l'imprimerie, elle permet à l'individu solitaire, absorbé, d'atteindre cette périphérie infinie - dans l'espace et dans le temps, infinie dans le sens de non finie - que représente l'humanité des lecteurs possibles.

Selon moi, un principe radical pour découper en périodes l'évolution de la technique serait de considérer la relation même existant entre l'homme et sa technique ou, tourné autrement, l'idée que l'homme a entretenue au sujet de sa technique, non pas d'une technique déterminée ou d'une autre en particulier, mais de la fonction technique en général. Nous verrons comment ce principe n'éclaire pas seulement le passé, mais illumine d'un seul coup les deux questions énoncées : le changement substantiel engendré par notre technique actuelle et pourquoi celle-ci occupe dans la vie humaine un rôle jusqu'alors inégalé.

En partant de ce principe, nous distinguons trois grandes étapes dans l'évolution de la technique :

1. La technique du hasard.
2. La technique de l'artisan.
3. La technique du technicien.

La technique que j'appelle du hasard, parce que le hasard en est le technicien et fournit l'invention, est la technique primitive de l'homme pré et protohistorique et de l'actuel sauvage - on entend par là les groupes les moins évolués - comme les Veddas de Ceylan, les Semang de Bornéo, les Pygmées de Nouvelle-Guinée et d'Afrique Centrale, les Australiens, etc.

Comment la technique se présente-t-elle à l'esprit de cet homme primitif ? La réponse se veut ici extrêmement précise : l'homme primitif ignore sa propre technique en tant que technique ; il ne se rend pas compte que, parmi toutes ses capacités, l'une a atteint un niveau de spécialisation qui lui permet de réformer la nature dans le sens de ses désirs.

En effet :

Premièrement, le répertoire des actes techniques dont le primitif a l'usufruit reste extrêmement limité et ne forme pas un corps suffisamment volumineux pour se distinguer et se différencier du répertoire des actes naturels qui, dans sa vie, lui est incomparablement supérieur. Ceci équivaut à dire que le primitif est un homme *a minima* et que presque tout en lui demeure purement

animal. Ainsi, les actes techniques se voient dispersés et submergés dans l'ensemble de ses actes naturels et se présentent à son esprit comme appartenant à sa vie non technique. Le primitif découvre qu'il peut faire du feu comme il peut marcher, nager, frapper, etc. Et de même que les actes naturels forment un répertoire fixe et donné une fois pour toutes, il en va ainsi pour ses actes techniques. Il méconnaît complètement le caractère essentiel de la technique qui consiste à détenir un potentiel de changement et de progrès, en principe illimités.

Deuxièmement, la simplicité et la rareté de cette technique primitive permettent à tous les membres de la collectivité de l'exercer. Tous font du feu, fabriquent des arcs et des flèches, etc. La technique ne se démarque donc pas par ce qui constituera la seconde étape de l'évolution, à savoir que seuls certains hommes - les artisans - savent faire des choses déterminées. L'unique différenciation, immédiatement visible, tient en ce que les femmes s'adonnent à certaines tâches techniques et les hommes à d'autres. Mais ceci ne suffit pas à rendre le fait technique comme particulier aux yeux du primitif, puisque le répertoire des actes naturels varie aussi légèrement entre la femme et l'homme. Que la femme cultive les champs - elle fut l'inventrice de la technique agricole - lui paraît aussi naturel que le fait qu'elle enfante de temps à autre.

Troisièmement, il ne prend pas non plus conscience de la technique à son moment le plus caractéristique et révélateur - lors de son invention. Le primitif ignore qu'il peut inventer et, de ce fait, ne se lance pas dans une recherche préalable et délibérée de solutions. Comme je l'ai suggéré auparavant, c'est plutôt la solution qui le cherche. Lors de la manipulation constante et involontaire des choses qui nous entourent, apparaît tout à coup, par pur hasard, une conjoncture à l'origine d'un résultat inédit et utile. Par exemple, le feu jaillit en frottant par distraction ou prurit un bâton contre un autre. Le primitif entrevoit alors subitement une nouvelle liaison entre les choses. Le bâton, jusqu'alors utilisé pour frapper ou s'appuyer se révèle comme quelque chose de neuf, comme ce qui produit du feu. Le primitif, nous l'imaginons ainsi, se retrouve abasourdi, se sentant comme pénétré à l'improviste par l'un des mystères de la nature. Le feu représentait déjà pour lui un pouvoir du monde d'ordre divin et suscitait en lui des émotions religieuses. Le nouveau fait, le bâton qui engendre le feu, s'empreint alors de sens magique. Toutes les techniques primitives dégagent à l'origine un halo magique et ne sont techniques pour cet homme qu'en raison de leur part de magie. Nous verrons plus tard comment la magie constitue en effet une technique, quoique infructueuse et illusoire.

De la sorte, cet homme ne se reconnaît pas lui-même comme l'inventeur de ses inventions. L'invention lui apparaît comme une dimension supplémentaire de la nature - sa capacité à lui transmettre certains pouvoirs, et non pas l'inverse. La production d'ustensiles ne semble pas émaner de lui, comme n'émanent pas de lui ses mains et ses jambes. Il ne se sent pas *homo faber*. Il se trouve ainsi dans une situation similaire à celle que Köhler décrit quand le chimpanzé s'aperçoit subitement que le bâton qu'il tient dans la main peut servir à une fin jusqu'alors insoupçonnée. Köhler l'appelle "impression du ha !", puisque c'est l'expression de l'homme lorsqu'il découvre soudainement une nouvelle relation possible entre les choses. Il s'agirait donc de la loi biologique nommée *trial and error*, essai et erreur, appliquée à l'ordre conscient. L'action infuse "essaie" d'innombrables postures et découvre que l'une d'entre elles produit des effets favorables. Il la fixe alors comme habitude.

Mais revenons-en à la technique primitive. Elle continue de se révéler en l'homme comme nature. L'expression la plus appropriée serait de dire que, vraisemblablement, les inventions de l'homme auroral, produits du pur hasard, obéissent à un calcul de probabilités ; c'est-à-dire qu'étant donné le nombre de combinaisons spontanées possibles entre les choses, il existe un certain nombre de probabilités que celles-ci se présentent un jour à lui de façon à lui apparaître comme un instrument préformé.

X. La technique comme artisanat  
X  
LA TECHNIQUE COMME ARTISANAT.  
LA TECHNIQUE COMME TECHNICIEN.

PASSONS à la seconde étape : la technique de l'artisan. C'est la technique de la Grèce Antique, de la Rome pré-impériale et du Moyen Âge. Voici, très rapidement, quelques-unes de ses caractéristiques :

Premièrement, le répertoire des actes techniques a considérablement augmenté. Néanmoins, pas suffisamment - il est important de le remarquer - pour que la subite disparition, crise ou embourbement des principales techniques rendit toutefois possible, sur le plan matériel, la vie des collectivités. Dit encore plus clairement : la différence entre la vie que l'homme mène à ce stade avec toutes ses techniques et celle qu'il mènerait sans elles, n'est pas radicale au point de l'empêcher, si elles périlclitaient ou s'interrompaient, de revenir à une vie primitive ou quasi primitive. La proportion entre le non-technique et le technique n'a pas encore atteint le stade où la technique deviendrait la base absolue du soutien de la vie. Non : le naturel reste ce sur quoi l'homme continue de s'appuyer - du moins, et c'est important, le ressent-il ainsi -, raison pour laquelle, lorsque les crises techniques s'amorcent, il ne se rend pas compte que celles-ci vont compromettre la vie qu'il mène ; c'est pourquoi il ne réagit ni à temps, ni énergiquement à ces crises.

Cette réserve étant faite et si l'on compare la nouvelle situation technique de cette seconde étape à la primitive, il convient de souligner le contraire : la formidable croissance des actes techniques. Bon nombre d'entre eux sont devenus si complexes que tout un chacun n'est plus en mesure de les exécuter. Il est nécessaire que certains hommes s'en chargent pleinement, y consacrent leur vie : ce sont les artisans. Mais ceci induit que l'homme accède déjà à une conscience de la technique comme quelque chose de spécifique et à part. Il observe l'activité de l'artisan - cordonnier, forgeron, maçon, sellier, etc. - et en discerne la technique à travers l'espèce ou la figure des techniciens que sont les artisans ; je veux dire qu'il ne connaît pas encore l'existence de la technique, mais bien celle des techniciens-hommes qui déploient un répertoire particulier d'activités différentes des activités générales et naturelles à tout homme. La lutte toute moderne de Socrate contre les gens de son temps fut amorcée par sa tentative de les convaincre que la technique n'est pas le technicien, mais une capacité *sui generis*, abstraite, très particulière, non assimilable à un homme précis ou à un autre. Pour eux, au contraire, la cordonnerie ne peut être qu'une dextérité propre à certains hommes appelés cordonniers. Cette dextérité pourrait être plus ou moins grande et connaître quelques variations, à l'image des dextérités naturelles telles que courir et nager, par exemple ; mieux encore, comme le voler de l'oiseau et l'encorner du taureau. Bien entendu, ils savent déjà que la cordonnerie n'est pas naturelle - je veux dire pas animale -, mais quelque chose d'exclusif à l'homme, que celui-ci possède toutefois comme un don fixe et donné une fois pour toutes. Ce qu'il a d'exclusivement humain est extranaturel, mais ce qu'il a de fixe et de limité lui confère un caractère naturel - la technique appartient donc à la nature de l'homme -, c'est un trésor défini et sans possibilités d'extensions substantielles. L'homme, en vivant, s'inscrit dans le système rigide des mouvements de son corps, tout comme dans le système fixe des arts, nom donné à la technique chez les peuples et aux époques correspondant à ce stade. C'est le sens même de *technè* en grec.

Deuxièmement, le mode d'acquisition des techniques ne favorise pas, lui non plus, la conscience de celle-ci en tant que fonction générique et illimitée. Bien qu'il serait aisé de penser le contraire, les occasions pour que l'inventer fasse surgir dans la mémoire l'idée claire, distincte, isolée, de ce qu'est véritablement la technique, s'avèrent encore plus rares à ce stade qu'au primitif. En fin de compte, les quelques inventions primitives, si fondamentales soient-elles, durent être distinguées de manière mélodramatique de la quotidienneté des habitudes animales. Mais la conscience de l'invention ne se conçoit pas dans l'artisanat. L'artisan doit suivre un long apprentissage - c'est l'époque des maîtres et des apprentis - de techniques déjà élaborées qui proviennent d'une insondable tradition. L'artisan s'inscrit dans la norme inspirée par cette tradition en tant que telle : il est tourné vers le passé et ne s'ouvre pas à d'éventuelles nouveautés. Il adopte l'usage en vigueur. Toutefois, des modifications, des améliorations se produisent en vertu d'un déplacement continu et par là même imperceptible ; celles-ci ne consistent pas en innovations substantielles mais plutôt en variations de style dans l'habileté. Le style de tel ou tel maître se transmet sous la

forme d'école ; avec, par conséquent, le caractère formel de la tradition.

Troisièmement, une autre raison décisive empêche l'idée de la technique de se détacher et de s'isoler de celle de l'homme qui l'exerce. Elle tient à ce que l'inventeur n'a pour l'instant réussi à produire que des instruments et non des machines. Cette distinction est essentielle. La première machine proprement dite, et là j'anticipe la troisième étape, est le métier à tisser de Robert, créé en 1825. Nous la considérons comme telle car c'est le premier instrument agissant par lui-même et qui, par lui-même, produit l'objet. On le dénomma donc le *self factor* et de là *selfatinas*. La technique cesse d'être ce qu'elle avait été jusqu'alors, manipulation, manœuvre, et se transforme *stricto sensu* en fabrication. Dans l'artisanat, l'ustensile ou l'instrument ne représente qu'un complément de l'homme. Celui-ci, c'est-à-dire l'homme avec ses actes "naturels", continue à être l'acteur principal. Avec la machine, l'instrument passe par contre au premier plan et ce n'est pas lui qui aide l'homme mais l'inverse : l'homme aide simplement et supplémente la machine. C'est pourquoi celle-ci, en travaillant par elle-même et en se détachant de l'homme, lui a intuitivement fait prendre conscience que la technique est une fonction à part de l'homme naturel, totalement indépendante de ce dernier et *non soumise aux limites de celui-ci*. Ce qu'un homme avec ses activités fixes d'animal peut faire, nous le savons par avance : son horizon est limité. Mais ce que peuvent faire les machines que l'homme a la capacité d'inventer est, en principe, illimité.

Quatrièmement, il reste un trait de l'artisanat qui contribue profondément à entraver une juste conscience de la technique et, à l'instar des traits précédents, occulte le fait technique dans sa pureté. Il s'agit de la double composante de toute technique : d'un côté, l'invention d'un plan d'activité, d'une méthode, d'un procédé - *mechané*, disaient les Grecs -, et de l'autre, l'exécution de ce plan. La première est au sens strict du terme la technique ; l'autre se limite à l'opération et à l'agir. En somme, le technicien et l'ouvrier exercent dans l'unité du travail technique deux fonctions bien distinctes. Or, l'artisan est, à la fois et indivisiblement, le technicien et l'ouvrier. Et sa manœuvre est la plus visible chez lui, sa "technique" en tant que telle nettement moins. La dissociation de l'artisan en ses deux composantes, la séparation radicale entre l'ouvrier et le technicien, est l'un des principaux symptômes de la troisième étape.

Nous avons anticipé quelques-unes de ses caractéristiques. Nous l'avons appelée la "technique du technicien". L'homme acquiert la conscience suffisamment claire de sa capacité, complètement distincte de celles, rigides, immuables, qui composent sa part naturelle ou animale. Il constate que la technique n'est pas un hasard, comme à l'étape primitive, ni un certain type donné et limité d'homme - l'artisan - ; qu'elle n'est pas l'une ou l'autre des techniques déterminées et, par conséquent fixées, mais précisément une source abondante d'activités humaines, en principe illimitées. Cette nouvelle conscience de la technique en tant que telle place l'homme pour la première fois dans une position radicalement différente de tout ce qu'il avait connu jusqu'alors et qui, dans une certaine mesure, lui est antithétique. Car elle s'était auparavant installée dans l'idée que l'homme avait de sa vie, conscience de tout ce qu'il ne pouvait pas faire, de ce dont il était incapable ; en somme, de ses faiblesses et limites. Mais l'idée que nous avons aujourd'hui de la technique - veuillez à présent tous raviver cette idée en vous - nous place dans la situation tragi-comique - c'est-à-dire comique, mais aussi tragique -, où une chose des plus extravagantes nous vient à l'esprit et où nous nous en étonnons avec embarras, car avec la sincérité la plus profonde qui soit nous n'osons pas affirmer que cette extravagance - le voyage dans l'espace, par exemple - est impossible à réaliser. Nous craignons peut-être qu'en énonçant cela, ne paraisse un journal nous informant qu'ayant réussi à insuffler à un projectile une vitesse initiale supérieure à la force gravitationnelle, un objet terrestre aurait été placé à proximité de la Lune. C'est-à-dire que l'homme est aujourd'hui, en son for intérieur, précisément gêné par la prise de conscience de sa principale illimitation. Et peut-être que ceci contribue à ce qu'il ne sache plus qui il est - car se retrouvant en principe capable d'être tout ce qui est imaginable, il ne sait plus ce qu'il est effectivement. Au cas où j'oublierais ou si je n'avais pas le temps de le dire, et bien que cela appartienne à un autre chapitre, je profite de l'occasion pour attirer votre attention sur le fait que, la technique apparaissant en partie comme une capacité en principe illimitée, l'homme, réglé pour vivre dans la foi de la technique et uniquement en elle, voit sa vie se vider. Parce qu'être technique et uniquement technique implique de pouvoir être tout et, en conséquence, de n'être plus rien de déterminé. Disposant de toutes les possibilités, la technique devient une simple forme vide - comme la logique la plus formaliste - ; elle est incapable de déterminer le contenu de la vie. C'est pourquoi ces années que nous vivons, les plus intensément techniques qu'ait connues l'histoire humaine, sont parmi les plus vides.

## XI. Relation actuelle de l'homme et sa technique

### XI

#### RELATION ACTUELLE DE L'HOMME ET SA TECHNIQUE. LE TECHNICIEN ANCIEN.

NOUS avons vu que le stade d'évolution technique dans lequel nous nous trouvons est caractérisé :

1. Par le fabuleux accroissement des actes et des résultats techniques qui composent la vie actuelle. Alors qu'au Moyen Âge, à l'époque de l'artisan, la technique et la naturalité de l'homme semblaient se compenser et que l'équation des conditions sur laquelle s'appuyait l'existence lui permettait déjà de tirer profit de l'aptitude humaine d'adapter le monde à sa convenance, sans que pour autant cela le dénaturisât, aujourd'hui, les présupposés techniques de la vie dépassent considérablement ceux naturels, au point que l'homme ne peut matériellement plus vivre sans la technique qu'il a acquise. Ceci n'est pas une façon de parler, mais une vérité littérale. Dans l'un de mes livres, j'ai mis l'accent sur un fait que l'homme contemporain doit durablement garder à l'esprit : l'Europe, entre le <sup>ve</sup> siècle et 1800 - pendant treize siècles donc -, ne dépassa pas les 180 millions d'habitants. Eh bien, entre 1800 et l'heure actuelle, en seulement un peu plus d'un siècle, elle a atteint le chiffre de quelque 500 millions d'hommes, sans compter les millions qu'elle a condamnés à l'émigration. Il lui fallut donc un seul siècle pour plus que tripler. Et il est évident que quelles que soient les causes adjacentes d'un phénomène aussi prodigieux - le fait qu'aujourd'hui trois fois et demie plus d'hommes puissent vivre confortablement sur la même surface que celle où vivaient misérablement trois fois et demie moins d'humains -, la cause immédiate et le présupposé le plus incontournable sont à chercher dans le perfectionnement de la technique. Si celle-ci périssait subitement, des centaines de millions d'hommes cesseraient d'exister.

La prolifération inégalée de la plante humaine au cours de ce siècle est probablement à l'origine d'un bon nombre de conflits actuels. Un tel fait nécessitait que l'homme réussisse à interposer un espace réservé à la création technique entre lui et la nature, tellement épais et profond qu'il en vint à constituer une surnature. L'homme actuel - je ne parle pas de l'individu mais de la totalité des hommes - ne peut choisir entre vivre dans la nature ou bénéficier de cette surnature. Il est d'ores et déjà irrémédiablement inscrit et installé en celle-ci, comme l'homme primitif dans son environnement naturel. Et ceci comporte un risque : puisque l'homme, lorsqu'il ouvre les yeux sur l'existence, se voit entouré d'une quantité fabuleuse d'objets et de procédés créés par la technique qui forment un premier paysage artificiel si dense qu'il occulte la nature primaire située derrière celui-ci, il aura tendance à croire que, à l'image de celle-ci, tout est là de soi-même : que l'automobile et l'aspirine ne sont pas des choses qu'il faille fabriquer mais, comme la pierre ou la plante, sont données à l'homme sans effort préalable de sa part. C'est-à-dire qu'il peut finir par perdre la conscience de la technique et des conditions, par exemple morales, dans lesquelles elle se produit et, à l'instar du primitif, ne plus voir en elle que des dons naturels dont on dispose nécessairement et qui ne requièrent pas d'efforts soutenus. Heureusement que la prodigieuse expansion de la technique la distingua d'abord du sobre répertoire de nos activités naturelles et nous permit d'en acquérir la pleine conscience, mais, emportée dans son fantastique progrès, sa croissance menace ensuite d'obnubiler cette conscience.

2. L'autre trait qui permet à l'homme de découvrir le caractère authentique de sa propre technique fut, comme nous le disions, le passage du simple instrument à la machine, c'est-à-dire à l'appareil agissant par lui-même. La machine place l'homme, l'artisan, au dernier rang. Ce n'est plus l'ustensile qui aide l'homme mais l'inverse : l'homme se retrouve relégué au rôle d'auxiliaire de la machine. Une usine est aujourd'hui un artefact indépendant auquel quelques hommes contribuent ponctuellement, mais très modestement.

3. Cela eut notamment pour conséquence de séparer le technicien et l'ouvrier, unis dans la figure de l'artisan. Isolé, le technicien devint l'expression pure, vivante de la technique en tant que telle : en somme, l'ingénieur.

Aujourd'hui, la technique apparaît à nos yeux telle qu'elle est, isolée, à part, et ne se confondant ni se cachant dans ce qu'elle n'est pas. Certains hommes s'y consacrent spécifiquement, les techniciens. Au paléolithique ou au Moyen Âge, inventer ne pouvait constituer une profession car l'homme ignorait son propre pouvoir d'invention. Aujourd'hui, au contraire, le technicien se

consacre, comme à une activité des plus normales et préétablies, à la tâche d'inventer. Contrairement au primitif, avant même d'inventer, il sait qu'il en est capable ; ce qui revient à dire qu'avant d'avoir une technique il a la technique. Jusqu'ici, et même dans ce sens presque matériel, ce que je soutiens est incontestable : les techniques sont seulement des concrétions a posteriori de la fonction générale technique de l'homme. Le technicien ne doit pas attendre les manifestations du hasard et se soumettre à des chiffres évanescents de probabilité, il est en principe assuré de faire des découvertes. Pourquoi ?

Ceci nous oblige à dire quelques mots du technicisme de la technique.

Pour certains, la technique est cela et seulement cela. Et sans aucun doute, aucune technique n'existe sans technicisme, mais elle ne s'y limite pas pour autant. Le technicisme n'est que la méthode intellectuelle qui participe à la création technique. Sans lui, nulle technique, mais avec lui seulement, nulle technique non plus. Nous l'avons déjà dit, il ne suffit pas de posséder une faculté pour l'exercer.

J'aurais souhaité parler en long et en large du technicisme de la technique, tant actuelle que passée. C'est peut-être le thème qui, personnellement, m'intéresse le plus. Mais selon moi, cela aurait été une erreur de faire graviter l'entièreté de cet essai autour de lui. Maintenant, alors qu'il touche à sa fin, je dois me contraindre à ne lui consacrer qu'une très brève considération : très brève, mais, je l'espère, suffisamment claire.

Il est indubitable que ni la technique ne serait parvenue à une aussi fabuleuse expansion au cours de ces derniers siècles, ni la machine n'aurait succédé à l'instrument, et ni le technicien ne se serait en conséquence séparé de l'ouvrier, si le technicisme n'eût pas au préalable subi une transformation radicale.

En effet, le technicisme moderne est totalement différent de celui qui a opéré dans toutes les techniques antérieures. Comment exprimer en peu de mots cette différence radicale ? Peut-être en nous posant cette autre question : que faisait le technicien du passé lorsqu'il l'était réellement, c'est-à-dire lorsque l'invention ne surgissait pas par pur hasard mais qu'elle était délibérément recherchée ? Prenons un exemple schématique, donc excessif, bien qu'il s'agisse d'un fait historique et non imaginaire. L'architecte du Nil devait faire soulever les pierres de taille jusqu'aux parties les plus hautes de la pyramide de Khéops. Privé d'autres moyens, le technicien égyptien part du résultat qu'il se propose d'atteindre : élever la pierre de taille. Afin d'y parvenir, il recherche des moyens. Afin d'y parvenir, ai-je dit ; c'est-à-dire qu'il cherche des moyens d'obtenir le résultat escompté - que la pierre reste en hauteur - en considérant ce résultat comme un tout. Son esprit est prisonnier de la finalité visée telle que donnée dans son intégralité ultime et parfaite. Il tendra ainsi à ne chercher comme moyens que les actes et procédés qui, si possible, produisent d'un seul coup, par une seule opération brève ou prolongée, mais selon un mode unique, le résultat total. L'unité indifférenciée de la finalité incite à rechercher une méthode elle aussi unique et indifférenciée. Il s'ensuit qu'au commencement de la technique, le moyen utilisé pour faire la chose ressemble beaucoup à la chose elle-même. Ainsi dans la pyramide : pour monter la pierre, on adosse à la pyramide de la terre en forme de pyramide avec une base plus large et une inclinaison moindre, sur laquelle on tire les pierres taillées jusqu'au sommet. Comme ce principe de similitude - *similia similibus* - n'est souvent pas applicable, le technicien n'en tire pas la moindre règle, ni méthode qui lui permettrait de passer mentalement de l'objectif qu'il se donne au moyen adéquat, et il se consacre empiriquement à essayer ceci ou cela et à ce qui s'offrira comme vaguement congruent à l'intention. Ainsi, à l'intérieur du cercle qui se rapporte à cette intention, il adopte une attitude similaire à celle de "l'inventeur primitif".

XII. Le technicisme moderne  
XII  
LE TECHNICISME MODERNE.  
LES HORLOGES DE CHARLES QUINT.  
SCIENCE ET ATELIER.

LE technicisme de la technique moderne se distingue radicalement de celui qui a inspiré les précédentes. Il apparaît en même temps que la science physique et est le rejeton de la même matrice historique. Nous avons vu comment jusque-là le technicien, obsédé par le résultat final recherché, ne parvient pas à s'en libérer et comment il poursuit des moyens qui permettraient son accomplissement total d'un seul coup. Le moyen, ai-je dit, imite sa finalité.

Au xv<sup>e</sup> siècle, une nouvelle manière de faire usage de sa tête, qui se manifeste tant dans la technique que dans la plus pure théorie, parvient à maturité. Plus encore, c'est l'une des caractéristiques de cette nouvelle façon de penser que de ne pouvoir déterminer son commencement ; si c'est dans la solution de problèmes pratiques ou dans la construction d'idées simples. Vinci fut un précurseur dans ces deux ordres. Il est homme d'atelier, ni seulement ni principalement d'atelier de peinture, mais aussi d'atelier mécanique. Il passe sa vie à inventer des "artifices".

Dans sa lettre de demande d'emploi adressée à Ludovico Moro, il joint une longue liste d'inventions belliqueuses et hydrauliques. À l'instar des grands *poliorcètes* qui, à l'époque hellénistique, occasionnèrent les grands progrès de la mécanique, dont l'apogée est atteinte avec le prodigieux Archimède, ces guerres de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et début du XVI<sup>e</sup> voient se dessiner la croissance décisive du nouveau technicisme. *Nota bene* : toutes ces guerres se révélèrent de fausses guerres, je veux dire par là qu'elles n'étaient pas des guerres de peuples, des guerres ferventes, luttes de sentiments ennemis, mais des guerres de militaires contre militaires, des guerres frigidées, des guerres réfléchies et pugnaces, non viscérales. Par là même des guerres... techniques.

Il s'ensuit que vers 1540, les "mécaniques" font fureur dans le monde. Ce mot, soulignons-le, ne renvoyait pas à la science alors encore inexistante et qui a aujourd'hui absorbé ce terme : il signifiait les machines et leur art. Tel est toujours son sens en 1600, pour Galilée, père de la science mécanique. Tout le monde désire posséder des appareils, grands et petits, utiles ou tout simplement distrayants. Notre grand Charles, le Ve, celui de Mühlberg, lorsqu'il se retire à Yuste, dans ce qui fut la plus illustre des marées basses qu'enregistra l'histoire, n'emporte avec lui, entraîné par le ressac vers le néant, que ces deux seuls éléments appartenant au monde qu'il abandonne : des horloges et Juanelo Turriano. Ce dernier était flamand, vrai magicien des inventions mécaniques, qui construisit aussi bien les artifices pour amener l'eau jusqu'à Tolède - desquels on conserve encore des traces - qu'un oiseau autolocomoteur qui, grâce à ses ailes de métal, vole dans le grand espace vide de la demeure où Charles, absent de la vie, repose.

Il importe grandement de souligner ce fait de premier ordre : que la merveille ultime de l'esprit humain, la science physique, naît avec la technique. Le jeune Galilée ne va pas à l'Université, mais erre dans les arsenaux de Venise, entre des grues et des cabestans. C'est là que son esprit se forme.

En effet, le nouveau technicisme procède exactement comme procédera la *nuova scienza*. Il ne se contente pas d'aller de l'image du résultat désiré à la recherche des moyens pour y parvenir. Non. Il s'arrête devant l'intention et opère sur elle. Il *l'analyse*. Cela signifie qu'il décompose le résultat total - qui est le seul initialement souhaité - en résultats partiels desquels il émane dans le processus de sa genèse. Par conséquent, dans ses "causes" ou phénomènes qui le composent.

C'est précisément ce que Galilée fera dans sa science, lui qui fut en même temps, comme on le sait, un incroyable "inventeur". L'aristotélicien ne décomposait pas le phénomène naturel, mais à son ensemble il cherchait une cause, elle aussi d'ensemble, à la léthargie que provoque l'infusion de coquelicots une *virtus dormitiva*. Lorsqu'il voit un corps se mouvoir, Galilée fait tout le contraire : il se demande de quels mouvements élémentaires, donc généraux, se compose ce mouvement concret. Ceci est le nouveau mode opératoire de l'intellect : "analyse de la nature".

Telle est l'union première - et originelle - entre le nouveau technicisme et la science. Union, comme on le voit, non pas externe mais issue d'une méthode intellectuelle identique. Ceci confère à la technique moderne une indépendance et une pleine assurance en elle-même. Il ne s'agit pas d'une inspiration d'ordre magique ni du fruit du pur hasard, mais d'une "méthode", d'un chemin

préétabli, déterminé, résolument conscient de ses fondements.

Grande leçon ! Il convient que l'intellectuel *manie* les choses, qu'il en soit proche ; des choses matérielles s'il est physicien, des choses humaines s'il est historien. Si les historiens allemands du XIX<sup>e</sup> siècle avaient été davantage des hommes politiques, ou du moins des "hommes du monde", peut-être l'histoire serait-elle déjà aujourd'hui une science et qu'adossée à elle, une technique réellement efficace existerait pour agir sur les grands phénomènes collectifs face auxquels, soit dit en passant non sans une certaine honte, l'homme actuel se trouve comme l'homme du paléolithique face à la foudre.

Ledit "esprit" est une puissance bien trop éthérée qui se perd dans son propre labyrinthe, dans ses propres possibilités infinies. Il est trop facile de penser ! L'esprit ne rencontre que peu de résistance dans son vol. D'où l'importance que l'intellectuel tâte des objets matériels et fasse preuve d'une certaine retenue dans son rapport avec eux. Les corps furent les maîtres de l'esprit comme le centaure Chiron fut le maître des Grecs. Sans les choses visibles et palpables, l'esprit "présomptueux" ne serait que démente. Le corps est le gendarme et le pédagogue de l'esprit.

D'où l'exemplarité de la pensée physique face aux autres usages intellectuels. La physique, comme l'a remarqué Nicolai Hartmann, doit sa vertu hors pair au fait d'être jusqu'à présent la seule science dans laquelle la vérité s'établit selon l'accord de deux instances indépendantes qui ne se laissent pas soudoyer l'une par l'autre. La pure pensée *a priori* de la mécanique rationnelle et le pur regard concret sur les choses : analyse et expérimentation.

Tous les créateurs de la nouvelle science s'aperçurent de sa consubstantialité avec la technique. Tous autant qu'ils en étaient, de Bacon à Galilée, de Gilbert à Descartes, de Huygens à Hooke ou Newton.

Depuis lors et jusqu'à aujourd'hui, le développement - en seulement trois siècles - a été fabuleux : aussi bien celui de la théorie que celui de la technique. Le lecteur trouvera dans le livre d'Allen Raymond, *What is Technocracy ? [Qu'est-ce que la technocratie ?]*, traduit en espagnol aux éditions de la *Revista de Occidente*, quelques informations sur les possibilités actuelles du technicien. Par exemple :

"Le moteur humain, en une journée de huit heures, est capable de fournir un travail à peu près équivalent à un dixième de cheval. De nos jours, nous disposons de machines qui développent une puissance de 300 000 chevaux, capables de fonctionner pendant les vingt-quatre heures de la journée et ce, sur une très longue période.

"La première machine de conversion d'énergie distincte du mécanisme humain fut la grossière machine à vapeur atmosphérique de Newcomen, en 1712. La première machine de cette marque développe une force de 5,5 chevaux, calculée par la quantité d'eau qu'elle soulève en un temps déterminé. Cette machine a atteint sa taille maximale vers 1780, avec de gigantesques cylindres et 16 à 20 coups de piston par minute. Elle avait une puissance de 50 chevaux, c'est-à-dire 500 fois celle du moteur humain. Mais l'efficacité de la machine Newcomen était dix fois moindre que celle de la machine humaine et demandait 15,8 livres de charbon par cheval. Elle présentait d'autres défauts, tant en termes d'énergie que de mécanique, qui empêchèrent son adoption générale."

"L'introduction de la turbine apporta un nouveau type de conversion d'énergie. Alors que les premières turbines construites développaient moins de 700 chevaux et la première turbine installée dans une centrale était de 5000 chevaux, les turbines modernes atteignent jusqu'à 300 000 chevaux c'est-à-dire 3 000 000 de fois le rendement d'un être humain en une journée de travail de huit heures. Calculé sur la base de vingt-quatre heures de fonctionnement, la turbine a neuf millions de fois le rendement du corps humain.

"La première turbine montée en 1903 dans une centrale consommait 6,88 livres de charbon par kilowatt/heure.

"Il fallut 30 ans pour réduire la consommation de charbon de 6,88 livres à 0,84 livres, ce qui indique la variation de rendement dû à la réalisation du travail humain par la machine.

"Le rendement maximal de civilisation dans l'Égypte ancienne n'a jamais dépassé les 150 000 chevaux pour des journées de travail de huit heures, en supposant qu'il y eût 3 000 000 d'habitants. La Grèce, Rome, les petits États et Empires du Moyen Âge et les nations modernes bénéficièrent du même indice de rendement jusqu'à l'époque de James Watt. Des changements toujours plus rapides ont depuis eu lieu. Le progrès social, inconnu jusqu'alors, fut d'abord lent, puis il s'accéléra, prit son envol et se projeta à la vitesse d'une fusée. Des séries successives de développements techniques ont balayé, depuis 1800, les processus industriels de chaque décennie, les réduisant à des méthodes vieillottes et dépassées.

"La première machine, celle de Newcomen, n'a pas survécu à son siècle. Le deuxième

changement dans la conversion d'énergie, la machine de Watt, n'a pas survécu un siècle et fut remplacée par une nouvelle machine d'un rendement supérieur. Des 9 000 000 de fois par lesquelles nous avons multiplié l'énergie du corps humain jusqu'à obtenir les unités modernes de l'énergie mécanique, une augmentation de 8 766 000 de fois fut obtenue au cours des vingt-cinq dernières années.

“Concernant la diminution des heures du travail humain depuis 1840, notons que dans le domaine de l'acier, le taux de diminution a été l'inverse de la puissance quatre du temps ; dans l'automobile, encore plus important ; dans la production des lingots de fer, une heure de travail humain équivaut aujourd'hui à six cents heures du même travail il y a cent ans. Dans l'agriculture, seulement 1/3000 d'heures de travail humain par unité de production sont requises par rapport à 1840. Dans la fabrication de lampes incandescentes, il suffit d'une heure de travail humain pour réaliser autant qu'en neuf milles heures du même travail en 1914.

“Le taux de diminution des heures de travail humain par unité de production, prises dans leur ensemble, est d'approximativement 1/3000.

“Les fabricants de briques pendant plus de cinq mille ans n'ont jamais réussi à dépasser, en moyenne, 450 briques par jour et par individu, avec des journées de travail de plus de dix heures.

“Une usine moderne de fabrication continue de briques produira 400 000 briques par jour et par homme.”

Je ne réponds pas de l'exactitude de ces chiffres. Les “technocrates” dont ils proviennent sont des démagogues et par conséquent des gens imprécis, peu scrupuleux et qui parlent avec précipitation. Mais ce que ce tableau numérique pourrait avoir de caricatural et d'exagéré, ne fait que mettre en évidence un fond de vérité incontestable : les possibilités quasi illimitées de la technique matérielle contemporaine.

Or, la vie humaine n'est pas seulement lutte avec la matière, mais aussi lutte de l'homme avec son âme. Quel tableau l'Europe et l'Amérique peuvent-elle opposer à cela en termes de répertoire des techniques de l'âme ? Dans ce domaine, l'Asie profonde ne leur a-t-elle pas été largement supérieure ? Cela fait des années que je rêve d'un cours qui placerait face à face les techniques de l'Occident et celles de l'Asie.

Du même auteur  
Du même auteur aux éditions Allia

*La Déshumanisation de l'art*  
*L'Histoire comme système*  
*Le Mythe de l'homme derrière la technique*

About & Around *Méditation sur la technique*

Titre original et crédits  
TITRE ORIGINAL

*Meditación de la técnica*

Le présent texte correspond aux six leçons données par José Ortega y Gasset en 1933 à l'occasion de l'inauguration de l'Université d'été de Santander sous le titre *¿Qué es la técnica ?* Il a été publié pour la première fois dans son intégralité en une série d'articles intitulée *Sobre la técnica* dans le journal *La Nación* à Buenos Aires en 1935 puis sous forme de livre aux éditions Escasa Calpe à Buenos Aires en 1939, avant d'être repris dans le tome v des *Obras Completas*, Madrid, Taurus, 2004-2010.

© *Meditación de la técnica* (1935). Herederos de José Ortega y Gasset.

© Éditions Allia, Paris, 2017, pour la présente traduction.

Achévé de numériser

*Méditation sur la technique* de José Ortega y Gasset  
a paru aux éditions Allia en août 2017.

ISBN :  
979-10-304-0692-4

ISBN de la présente version électronique :  
979-10-304-0693-1

Éditions Allia  
16, rue Charlemagne  
75 004 Paris  
[www.editions-allia.com](http://www.editions-allia.com)

## Notes

### NOTES

[1.](#) Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

[2.](#) Le seul livre, bien qu'insuffisant en ce qui concerne le problème général de la technique, qui a pu m'être profitable sur un ou deux points est celui de Gottl-Ottlilienfeld intitulé *Wirtschaft und Technik*.